

Recueil de textes

6 séances d'écriture pour sillonner les arcanes de la mémoire, dépasser le souvenir, faire du présent un lieu de mémoire et écrire des textes à portée mémorielle puissante.

Création de Nadine Brunelot et Christine de La Souchère

6 ateliers d'écriture
du 15 septembre 2025
au 20 octobre 2025



NOUVEAUTÉ
L'atelier en série

Fabriquer la mémoire
Écrire sa mémoire

Nadine Brunelot
& Christine de La Souchère

La Plume & l'image
Maison des associations,
La Canebière, Marseille

Ces fameux instruments de musique pour enfants.

Petite, j'ai vu ma mère aller les acheter à Paris - une bonne quarantaine -, assemblage de cymbales, triangles, maracas, grelots, claves... que sais-je ! Et les rapporter pour les utiliser dans sa classe.

Maman basait sa pédagogie sur l'acquisition des sons et des rythmes. Enfant, j'y étais indifférente. L'obsession musicale maternelle me fatiguait. Moi lorsque je tombais sur ces cymbales, je faisais le pitre et beaucoup de bruit.

A sa retraite, maman a ramené à la maison ce qui restait de ces instruments, les a placés dans une boîte de rangement qui a fini dans un tiroir de la bibliothèque de la salle. Puis ma mère partit vivre en métropole pendant neuf mois. A son retour, elle tomba gravement malade. Quand elle alla mieux, elle décida de vérifier ses affaires et à partir de là, elle répétait qu'on l'avait dépouillée. Personne ne la comprenait car elle citait des robes disparues, des livres, notamment tous ses classiques, des partitions de musique.

Papa disait qu'elle perdait la raison. « On m'a volée. On m'a TOUT pris. On a TOUT pris à une vieille dame malade. Je ne retrouve plus rien. » Je finis par comprendre qu'elle ne se remettait pas surtout de la disparition de ses instruments.

A chaque retour au pays, j'éprouvais la nécessité de monter au grenier aménagé de la maison familiale. J'y ouvrais les cartons pour inspecter leur contenu. Je touchais les livres d'échecs de mon frère, les albums du Père Castor poussiéreux de mon enfance. Je tombais sur de vieux manuels scolaires ou les incroyables chaussures à plateforme de ma coquette de sœur.

L'odeur des pages humides remplissait le local. Je palpais des pages rongées par des rats, jaunies par l'humidité, ravagées par le temps, collées, déchirées, parfois soulignées, parfois ornées de commentaires illisibles.

Un jour, je m'attaquais à une cantine en fer vert foncé. Après l'avoir ouverte, j'aperçus dans le fond un petit sac en tissu au milieu d'un fatras de vieux numéros d'EXPRESS. A l'intérieur, cinq instruments de musique : deux castagnettes, un hochet encore fonctionnel et 2 triangles un peu rouillés. Ma gorge se noua. Je revois ma mère évoquer matin, midi, soir ces fameux instruments. Je l'entends hurler qu'on l'a dérobée, dépossédée, profité de sa vieillesse, de sa maladie. On lui en a commandé d'autres qu'elle a rejetés. Mon père disait en avoir assez.

Ma mère a perdu des voitures, des pépites d'or achetées au Brésil à deux reprises, sa famille en France, ses deux sœurs mortes jeunes, son fils et subi une enfance marquée par les privations de la Deuxième Guerre Mondiale et le retour d'Indochine d'un père alcoolique

violent mais elle n'évoquait que ces petits instruments ordinaires sentant la rouille, sans texture conçus pour des petites mains.

Je me souviens de ce voyage à Paris au milieu des années 70, la course dans les rues de la capitale pour trouver ces fameux instruments de musique pour enfants, les heures passées pour choisir un assortiment varié de triangles, grelots, maracas... dans un magasin vétuste en sous-sol encombré de partitions et de vieux ouvrages sur la musique.

Alors quand je pense qu'aujourd'hui on vend simplement des 'malles d'instruments soigneusement sélectionnés pour l'éveil musical'. A l'époque, il fallait réfléchir aux sélections. Une fois achetés, ces instruments ont empli les valises et pris une place grandissante dans la vie privée et professionnelle de ma mère.

J'entends encore des combinaisons de son qui flottaient dans l'air à la maison. Je me rappelais des fêtes de fin d'année auxquelles je devais assister et où les petits jouaient chacun vaillamment de son instrument l'air à la fois sérieux et penaud en s'efforçant de respecter les 'mesures'. Elle les entraînait à reproduire des airs d'Albeniz, de Rachmaninoff.... C'était parfois réussi mais parfois c'était un cafouillage de sons discordants quand les gamins oubliaient leur tour et jouaient en désordre! Ma mère persistait et pensait avoir introduit la 'vraie' culture musicale classique dans cette terre d'Amazonie. Après la séquence classique, le folklore reprenait ses droits au son du kasékò et du Gwoka avec ses danseurs portant leurs éternels costumes traditionnels et exécutant les mêmes chorégraphies intemporelles et tout le monde se lâchait !

Je descendis du grenier à toute vitesse en serrant le petit sac en tissu et je partis à la plage.

Comme d'habitude, je me mis à marcher dans les vagues grises pour apaiser mes pensées. Tout à coup, j'entendis mon nom, je levai les yeux et une femme me fixait en me souriant. Je ne la reconnus point. Elle continua à me sourire et me donna son nom. C'était une de mes petites cousines que je n'avais pas revue depuis des années. Après avoir accompli les échanges de politesse, son regard se posa sur le petit sac que je tenais.

- Je viens de trouver des instruments de musique de ma mère dans le grenier, dis-je en guise d'explication.

- Ah, les fameux instruments !

- Maman y tenait beaucoup. Elle les utilisait pour enseigner les bases de la musique classique à ses petits de la section des moyens. Pourquoi 'fameux' ? Comment en as-tu entendu parler ?

- Ta mère n'arrêtait pas d'en parler. A chaque fois qu'on la croisait, elle les évoquait ainsi que sa maternelle. Mais la famille pensait que cela l'arrangeait.

- Que veux-tu dire par là ?

- Non, c'était bien ce projet musical mais tu ne t'es jamais demandée pourquoi ta mère était exclusivement obnubilée par sa 'maternelle' ?

- Tu sais Maman ne s'intéressait pas à grand-chose hormis la culture de France...

- Bah, vous étiez privilégiés. Elle vous achetait des livres. Vous alliez au cinéma, vous alliez en France tous les deux ans pour les congés bonifiés. Nous, on vous regardait avec envie...

- Nous, on allait rarement à Brigandin, à la campagne... On n'y allait jamais pour les grandes vacances.

-Tu sais... Brigandin, c'était les moustiques, les chauve-souris...

- Oui mais vous connaissez la vie d'abattis... Vous savez chasser, tuer un cochon. Vous étiez avec la famille et libre... Que voulais tu dire par 'cela l'arrangeait' ?insistai-je.

Ma cousine resta évasive en déclarant que ce n'était pas son rôle d'expliquer l'arrangement'. Cependant, on échangea nos numéros de portable.

- Je t'envoie un SMS avec le nom et l'adresse d'une personne. Écris lui. Elle t'aidera...

Puis, elle disparut dans le crépuscule qui avait rendu la plage toute rose...

Marseille le

Chère Madame,

Vous ne me connaissez pas, ou plutôt il semblerait bien que vous avez connaissance de l'histoire de ma famille mais pour moi vous êtes une inconnue. Cependant, on m'a transmis votre nom et adresse et informé que vous étiez en mesure de me renseigner sur les instruments de musique de ma mère perdus en grande partie.

Serait-il possible de vous rencontrer car je ne comprends pas en quoi ces instruments pour enfants auraient la fonction 'd'arranger mon père', selon les mots de ma cousine B..

Au plaisir de vous rencontrer

F L

Quelques jours après, je reçois en guise de réponse une unique photo en noir et blanc contenant aucune indication au dos. J'y vois mon père, dans la trentaine, entouré de

personnes que je ne connais pas hormis une femme qui fixe l'objectif et que je suis certaine d'avoir croisée plusieurs fois à la plage près de notre maison. Il semblerait que ce soit une fête comme l'attestent les tenues soignées voir endimanchées des convives, des femmes qu'on devine pomponnées avec des mines de bonheur béat, la présence de verres et de tranches de gâteau. A gauche du cliché, j'aperçois des enfants vêtus d'habits blancs sagement assis sur des chaises et regardant les adultes. Serait-ce une première communion ?

Ce qui me trouble, c'est que je n'ai jamais assisté à ce genre de fête et à la maison, il n'a jamais été question de religion. On ne nous a jamais emmenés à l'église ! Ce qui m'intrigue, c'est que je ne vois pas ma mère sur cette photo. Ce qui m'interpelle, c'est que sur cette photo, mon père paraissait heureux, débordant de vitalité mais sur les rares clichés familiaux, son visage suintait l'ennui et l'agacement et à la maison, il pouvait être sombre, distant, taciturne et ne souriait guère.

Comme la dame de la photo commença à m'obséder, je décidai de me rendre à l'adresse donnée. J'arrivai à une petite maison quelconque perdue dans la périphérie de la capitale mais je n'osai pas sonner. J'essayai en vain de retrouver ce visage dans les souvenirs brumeux de mon enfance. Un soir, je m'endormis épuisée. A mon réveil, j'avais en tête les paroles murmurées par cette inconnue à mon oreille.

La première chose qu'elle m'a dite, c'est que mon père aimait danser, chasser, bouger et faire du tambour. Il ne tenait pas en place. Je m'en étais rendue compte car il n'était jamais à la maison quand nous, les enfants, y demeurions.

Cela nous semblait normal de le voir rentrer à n'importe quelle heure même les jours de fête. On l'adorait car il apportait le hasard, l'inattendu sous forme de gibier, de poissons de rivière, de fruits exotiques comme le wassai, des histoires du dehors. Un jour, il arriva avec des bébés puma, un autre, des oisillons qu'il nous fit nourrir avec des vers de terre du jardin.

La dame poursuivait son récit d'une voix rocailleuse : « Ta mère... » Qui était cette femme qui me parlait de ma mère ? « Ta mère était toujours à la maison avec sa maternelle. »

En effet, maman était consumée par son travail d'institutrice de maternelle, consciencieuse comme moi plus tard dévorée par mon métier de professeur des quartiers difficiles... En effet, elle passait des heures à préparer ses séquences musicales ou de langage... De plus, maman s'occupait de nous, de tout lié à nous - les dents, les docteurs, les vêtements, les repas, les loisirs... - de tout mais curieusement certains domaines étaient balayés sous le tapis : les liens avec la famille, le créole qu'il ne fallait pas apprendre de peur que cela 'pollue l'apprentissage du français', la qualité de notre scolarité et l'éducation religieuse entre les mains de 'curés incultes'...

Évidemment, elle nous a inscrit à des cours de ballet avec des professeurs aléatoires fréquentés à l'époque en majorité par les métros au lieu de sports d'équipe prisés par les créoles. Elle courait le soir après le travail chercher à manger chez *Baudin*, l'unique 'charcuterie'

locale qui trouvait grâce à ses yeux car elle pouvait s'y procurer du jambon blanc et des pommes rouge de FRANCE.

Le matin, elle se levait à cinq heures du matin pour préparer le repas de midi refusant de nous laisser à la cantine. TOUT était planifié. RIEN n'était laissé à la fantaisie, au hasard, au désordre. Les journées se déroulaient immuablement sur le même rythme. La vie était une interminable ligne droite cantonnée à une cage hermétiquement fermée au dehors. 'Cet arrangement' qui consumait toute l'énergie de ma mère 'convenait à ton père', reprit la dame 'lui permettant de mener tranquillement sa vie libre du dehors'.

Ce que j'ai choisi de retirer de cette curieuse conversation onirique, ce fut un apaisement. L'été suivant, je retournai à la plage et refis le trajet jusqu'à l'endroit où j'avais rencontré ma cousine. J'entendais le chant des perruches cachées dans les cocotiers et je voyais des bancs de gros yeux qui se défaisaient au gré du ressac des vagues. Je pris la décision de ne pas en savoir plus sur ces instruments.

Ils ont permis à ma mère de faire face au chaos de l'exil dans une culture qu'elle n'a pas cherché à comprendre, aveuglée par la supériorité de la sienne. Mon père aurait dû et pu l'accompagner, essayer de fissurer sa carapace au lieu de s'échapper au dehors dans sa communauté et de nous en exclure. J'entends encore les cris de désespoir de ma mère pour la perte de ses instruments, ses seules bouées avec ses enfants dans cette lointaine région d'Amazonie.

J'arrête la voiture devant le garage. Je n'ai pas envie de sortir de mon abri et me confronter à ce temps détestable des vacances de la Toussaint.

Pourtant je sors, je suis glacée, je frissonne et tremble. J'appréhende de revenir dans cette maison, sûrement pour la dernière fois. Une partie de moi est aussi heureuse de revenir dans ce lieu si familier, ma maison d'enfance.

Je rentre par le garage comme nous le faisons toujours. Un silence sépulcral et pesant m'effraie.

Le claquement d'une porte attire mon attention vers le plafond du garage. C'est la porte du grenier, un orifice carré niché tout en haut du mur face à moi. C'est sûrement le vent qui s'amuse avec mes émotions mais la vue de la porte du grenier, me renvoyant à mes années d'insouciance, me rassure et c'est avec une excitation toute nouvelle que je cherche l'échelle pour retourner dans cette mansarde bruissant encore des cris de joie de nos explorations enfantines. L'échelle est toujours là, couchée par terre derrière de vieilles planches. Enfant, j'ai toujours eu envie d'aller dans ce grenier malgré le danger et la peur de grimper tout en haut. J'aimais y fouiller, dénicher des vieilleries, des trésors appartenant à mes parents, ces objets qui auraient dû faire partie de mon quotidien à moi aussi.

Avec une vive émotion, je pose à nouveau mon pied sur le premier barreau de l'échelle. La peur n'est plus la même : que vais-je trouver ? a-t-on déjà vidé ce lieu ? Serais-je capable de contenir mes émotions ? J'enjambe le seuil et immédiatement l'odeur âcre de la poussière et du renfermé me saisit à la gorge. Il fait très sombre. Je ne vois que des silhouettes spectrales de quelques meubles, des coffres et des valises et autres objets que je ne reconnais pas.

Selon mes souvenirs, un interrupteur se situe sur le mur de ma droite. La lumière jaillit et m'éblouit. Des tâches géométriques et colorées s'impriment dans ma rétine comme les formes géométrique de mon kaléidoscope d'enfant. Ces signes éphémères et fantomatiques m'encouragent à continuer, ma grand-mère, ma mère, mon père m'appellent, je les sens près de moi. Un peu rêveuse, je regarde distraitement ces objets hétéroclites.

Une malle en bois attire mon regard, et m'appelle. M'envoie-t-on un message ? Je l'ouvre ; des vieux vêtements des années soixante-dix y sont rangés avec soin. Je déplie une robe de nuit longue, en satin, de couleur vert opaline avec de fines bretelles. Elle est douce, élégante, sans présomption. Je reconnais les vêtements de ma mère.

Lorsque je venais enfant dans ce grenier, je me déguisais avec ces vêtements inutilisés depuis longtemps et sanctuarisés par ma grand-mère. Je m'enveloppe une nouvelle fois dans un manteau, une seconde peau, je renoue à nouveau ce lien imaginaire et sensoriel avec ma mère et me complais dans une posture enfantine, bercée dans ses bras si désespérément attendus.

Je finis par sortir de cette douce mélancolie et continue à brasser ces tendres vêtements, doux et chatoyants.

Mes doigts rencontrent alors une boîte, au toucher duveteux. Curieuse, je la sors de ce fouillis d'étoffes. C'est un petit coffre à bijoux recouvert d'un velours bleu roi. Je l'ouvre délicatement et s'offre à mon regard, brillante et scintillante, la bague de fiançailles de ma mère. Elle avait appartenu à ma mère. Je suis stupéfaite, je n'arrive pas à croire que je l'ai retrouvée, qu'elle est dans mes mains. Je referme la boîte.

L'air vicié m'étouffe, mon cœur s'emballe, les larmes commencent à couler et brouillent ma vue. J'arrive, malgré mon bouleversement, à descendre l'échelle. Je cours m'enfermer dans ma voiture. Je veux ramener ce trésor chez moi, j'ai peur qu'elle ne soit qu'une illusion. La voiture enfin close, je reprends mon calme. Je réouvre cette petite boîte. La bague est resplendissante, elle est unique. Elle est composée de sept diamants disposés sur deux volutes qui s'enroulent en spirale. Je la sors de son écrin pour la mettre à mon doigt. J'hésite, cette bague est sacrée, j'ai peur d'offenser ma mère mais aussi mon père. Ai-je le droit de la porter ? Elle est à moi, c'est mon héritage, mais est-ce vraiment le cas ? Je continue à m'interroger : pourquoi cette bague, un bijou d'une telle valeur, était-elle dans le grenier ? A-t-elle toujours été cachée à cet endroit ? Une oppression dans ma poitrine m'étouffe, je pleure à nouveau, un mal-être m'habite, me vide de toute substance, et m'oblige à fermer les yeux pour ne pas sombrer dans un vide vertigineux.

Je réouvre enfin les yeux.

Les couleurs du jardin sont printanières : les fleurs, des iris bleues et jaunes se balancent sur leurs tiges ondulantes, des rosiers de différentes couleurs donnent une profondeur au jardin et l'anime d'une vie singulière. Le rosier grimpant sourdant d'un petit coin de terre, s'arrime à la toiture déployant un éventail de roses rouges flamboyantes dont le parfum m'enivre.

Des images des jeunes années passées dans cet écrin de verdure me reviennent et tourment dans ma tête. Le trèfle est orné de petites fleurs lilas délicates, crée un pavage alternant le vert et le violet au sol. J'aime tant ces petites fleurs. Je me dis qu'il faudrait que j'en prenne pour mon balcon à Marseille, pour reproduire cet univers féérique. Quelques fraisiers, bordant la limite de ce jardin attendant à la terrasse, laissent échapper quelques taches rouges, prometteuses de saveurs d'autrefois.

Plus loin, de part et d'autre du chemin que j'ai tant emprunté enfant à vélo pour aller à l'école, le potager de mon grand-père, aujourd'hui en friche, exprimait lorsque j'étais enfant par une palette de couleurs et d'odeurs les différentes saisons de l'année. Je me souviens des tomates bourgeonnantes au printemps, ou encore des fleurs blanches, délicates des plants de haricots qu'un jour, j'ai cueilli pour en faire un bouquet et l'offrir à ma grand-mère, à la consternation de mon grand-père, ce talentueux jardinier. Des hautes herbes denses et hirsutes ont maintenant envahi ce merveilleux jardin.

J'aperçois sur la terrasse en pierre ma grand-mère assise dans son vieux fauteuil en osier, un vieux châle chamarré de bleu et de rouge sur ses épaules. Elle est comme à son habitude, penchée sur son ouvrage, dans ses mains, une longue aiguille circulaire, à sa droite un tabouret où est scotché un motif compliqué à reproduire avec un coton blanc dont la pelote se déroule à ses pieds. Elle porte les mêmes lunettes à double foyers dont la monture orange est très épaisse. Quel gâchis pour de si beaux yeux bleus, clairvoyants ! Cette beauté bleue presque transparente m'inspirait aussi crainte et peur. Ma grand-mère, par un simple regard froid et transperçant me faisait immédiatement comprendre son mécontentement. J'étais souvent effrayée par ses yeux bleus.

Je contemple ma grand-mère toute entière à son nouvel ouvrage. Les rayons du soleil me réchauffent. Un bien-être m'enveloppe et me remplit.

Je m'assois par terre près de ma grand-mère et pose ma tête sur ses genoux noueux de vieille femme comme je le faisais enfant.

« Tiens, tu es là, tu es arrivée depuis longtemps ? » Elle n'a pas du tout l'air étonnée de me voir et nous commençons à discuter, comme d'habitude, comme nous le faisons avant.

- Il y a 20 minutes, peut-être. Regarde ! J'ai retrouvé la bague de fiançailles de ma mère.

- Ah, tu es montée au grenier ! Pourquoi l'as-tu prise ?... Que vas-tu en faire ?

- Pardon ! Je ne pensais pas que ça te contrarierait mais... elle est à moi !

- Cela ne me contrarie pas. Comptes-tu la porter ?

- Oui, je viens de décider de la porter pour ma mère... et pour mon père aussi. Tu m'as toujours dit qu'elle était à moi et qu'il faudrait que je la garde précieusement... J'aurais tant voulu les connaître, qu'ils me racontent leur rencontre, leurs premiers émois, les tendres mots d'amours qu'ils se sont dit. Ils auraient dû pouvoir me raconter tous ces merveilleux souvenirs, les germes de leur amour et de notre famille. Mon père, avec son intelligence, sa délicatesse m'aurait transporté avec ses mots dans leur histoire, ma source...

Ma grand-mère m'avait souvent narrée l'histoire de ce jeune couple si beau, si magnifique. Ils se sont rencontrés, elle était encore au lycée et lui, lui d'un âge plus mûr, exerçait la médecine.

Il était très maigre, étique selon certains. Sa haute taille accentuait sa maigreur mais il n'en perdait nullement de son élégance, il était délicat. Sa peau était extrêmement claire, ses mains fines et diaphanes étaient destinées à la médecine. On racontait de ce jeune homme déterminé qu'il avait un véritable don pour soigner les hommes. Il savait parler délicatement de maladies graves à ses patients, sa parole apportait une lumière à ceux qui s'enfonçaient dans

les ténèbres de la maladie. Tout le monde l'appréciait, le respectait et ma mère en était follement amoureuse.

Ma mère venait de Tunisie. En 1961, la crise de Bizerte précipite le départ de toute sa famille. Beaucoup de pieds-noirs embarquent le premier août sur le paquebot « El Djezaïr » pour la France, un pays qu'ils ne connaissaient pas, un pays qui ne voulait pas vraiment d'eux. Ma mère et ses parents sont partis ensemble avec chacun une valise.

Ils se sont installés dans les Hauts-de-Seine, à Colombes, une ville de banlieue parisienne. L'adaptation à ce changement n'a pas été facile. Il a fallu tout d'abord s'acclimater au temps froid parisien, au mode de vie de la ville et au monde qu'elle brasse. Enfin ma mère, une jeune fille de 15 ans, venant de l'autre côté de la Méditerranée, a dû se faire accepter par les jeunes gens de son âge. Elle essayait de dompter cet accent pied-noir qui lui a valu tant de moquerie ; ne pas parler trop fort, garder les mains dans ses poches et surtout ne pas s'exprimer en arabe ou utiliser des expressions de Tunisie. Elle était l'étrangère et elle a dû réapprendre sa culture française. C'est mon père qui l'a regardé autrement, il est tout de suite tombé sous le charme de cette jeune fille à la peau mate avec de longs cheveux châtain clair et aux yeux bleus. Il a tout de suite voulu faire sa connaissance. Timidement, il s'est rapproché d'elle. Auprès de lui, elle s'est immédiatement sentie en sécurité, ce n'était plus une clandestine. Avec lui, elle pouvait à nouveau faire des projets.

- Oui, tu sais... j'ai peut-être un peu romancé l'histoire de tes parents.

- Quoi ? Mais comment ça?... Qu'as-tu romancé ? Toute l'histoire que tu m'as racontée est-elle un mensonge ? Comment vais-je savoir maintenant ?

- Il est vrai que je ne peux plus faire grand-chose maintenant et aujourd'hui c'est peut-être le dernier moment fugace où l'on se retrouve toutes les deux. J'ai quitté ce monde mais je veux que tu connaisses ton histoire. Si tu veux savoir, regarde ce nom écrit sur mon modèle de tricot. Il y a aussi une adresse. Contacte cette personne, Madeleine, elle pourra tout te dire, tout te raconter, tu sauras toute la vérité. J'espère que tu me pardonneras, je t'aime tant...

Je la regarde interloquée, je ne comprends rien mais dans mon sac je prends un papier et un stylo pour noter le nom et l'adresse de Madeleine. Le temps de copier l'adresse, ma grand-mère avait disparu...Où est-elle ? Ai-je fait un rêve éveillé ?

Je regarde alors le papier que je tiens toujours dans les mains et je lis :

Madeleine C.

51, rue des Equinoxes, Montréal (Canada)

Je rentre chez moi, comme un automate. Je ne me souviens même plus du trajet. J'émerge de mes pensées sans comprendre comment j'ai pu arriver jusqu'à là. Je ne peux admettre ce qu'il vient de m'arriver, c'est un rêve. La perte de ma grand-mère m'a éprouvée. Je suis désormais complètement seule, je n'ai plus personne vers qui aller, pour m'épancher, pour trouver du réconfort. Elle me manque déjà et je pleure à nouveau.

A côté de moi, le papier avec ce nom et cette adresse, une énigme. Qui est Madeleine ? Quel lien a-t-elle avec mes parents ? Avec leur histoire, avec mon histoire ?

Chère Madame,

C'est ma grand-mère qui m'a orientée vers vous afin de connaître l'histoire de mes parents disparus lorsque j'avais à peine un an. J'ai été élevée par mes grands-parents aujourd'hui décédés.

Ma mère, Henriette DC, avec ses parents est rentrée de Tunisie en 1962. Quelques années plus tard, dans la cité d'une banlieue parisienne où elle vit, elle rencontre mon père, Jean F.

Bien sûr, je n'ai gardé aucun souvenir, cette histoire m'a été racontée par mes grands-parents.

Mais dernièrement, suite à la découverte de la bague de fiançailles de ma mère, ma grand-mère, m'a alors avoué qu'elle ne m'avait pas tout dit et elle m'a donné votre nom.

Je vous en prie, pouvez-vous me parler de mes parents, de leur rencontre, de leur histoire. Je n'ai pas de souvenir, seulement quelques photos de ma mère et une seule, une simple photo d'identité de mon père, et cette bague de fiançailles...

Je ne possède que peu d'informations sur mon père Jean et je n'ai plus de famille qui pourrait m'éclairer.

Pourriez-vous m'aider, me parler de mon père.

Votre aide me sera très précieuse et je vous en remercie par avance.

Bien à vous,

Céline F.

J'attends toujours une réponse de Madeleine ; une lettre, un appel. Cela fait un mois que je lui ai écrit. Une inconnue, à qui je pense tous les jours. Je n'ai jamais entendu parler de cette

personne. Pourtant ma grand-mère m'a fait tant de récits autour de mes parents, ... enfin, essentiellement sur ma mère, Henriette, une jeune femme solaire, d'une grande beauté. Sur les photos de mariage, elle rayonne. J'ai eu une mère extraordinaire mais je ne suis la fille de personne. Henriette DC, un fantôme dont tous les discours ont idéalisé. Comment la trouver, elle que j'ai tant cherchée, tant appelée ?

Je repense alors à cette rencontre incroyable avec ma grand-mère dans le jardin. Je revois son sourire malicieux lorsqu'elle m'avouait ne pas m'avoir tout dit. Que m'a-t-elle caché ? Pourquoi m'a-t-elle menti ?

Je reviens chez moi, et dans la boîte aux lettres, le courrier tant attendu. Je l'ouvre sans attendre et découvre une photo de mes parents, un jour de fête.

Ce qui me fascine, c'est le bonheur qu'on lit sur les visages des personnes sur la photo.

C'est un repas de famille. Il doit avoir une dizaine de personnes mais on ne voit pas la totalité de la table sur la photo. Le photographe ne pouvait certainement pas prendre en un seul cliché toute la scène. Ma mère, debout, est en train de boire une coupe de champagne, mon père la fixe en souriant avec un regard très amoureux. Ils sont heureux. J'ai les yeux semblables à ceux de ma mère, par leur forme et leur couleur. J'ai le même sourire que mon père. Elle porte une robe à manches courtes, la taille est très marquée, la robe s'évase sur le bas. Elle est coiffée d'un chignon volumineux et très sophistiqué. Ils sont très jeunes, ils n'ont été que jeunes. J'ai 50 ans, l'âge que ma grand-mère avait quand je suis née. Mes parents ont toujours 20 ans.

On fête un événement important et ce sont mes parents qui sont à l'honneur ce jour-là, sur cette photo.

Devant l'assiette de ma mère je vois une boîte ouverte, j'imagine immédiatement que c'est l'écritoire de la bague. C'était certainement le jour de leurs fiançailles.

Sur le côté, se tient debout ma grand-mère avec un torchon sur l'épaule. Elle veille au bon déroulement de la fête. Je reconnais les frères de ma mère. Le plus âgé est assis à côté de sa jeune femme. Sur une chaise haute ma cousine près de sa mère. Je ne vois pas son frère. Beaucoup de visages me sont inconnus. Est-ce la famille du côté de mon père ?

Pourquoi Madeleine m'a-t-elle envoyé cette photo, quel est son message ?

J'imagine le bouillonnement d'une telle journée, les bruits de verre, les rires, quelques éclats de voix. Je vois des enfants se cacher sous la table.

L'image se fige, toute la tablée estompée recule en arrière-plan du tableau, seuls mes parents restent au-devant de la scène, me regardent et me sourient. Je vois des larmes couler sur le visage de ma mère.

La première chose que ma mère me dit :

- Je suis heureuse de te voir, tu es devenue une femme. Nous sommes si fiers de toi.
- Nous t'avons tellement désiré. J'imaginais que tu hérites de la chevelure de ta mère, reprit mon père.
- Je suis sûre que tu es aussi sensible et délicat que ton père.

Je suis si troublée, que j'en suis muette, incapable de parler. Je me sens si heureuse de les voir, de les entendre et à la fois si profondément triste.

Nous nous regardons, durant un long silence, la scène festive est figée. Enfin je prends la parole, et murmure :

- Maman!... Papa!...

Ils me regardent en souriant... Je les contemple... Je finis par les interroger :

- Pourquoi Madeleine m'a-t-elle envoyé cette photo ? Qui est Madeleine ?

Avec un regard doux, mon père me répond :

- C'est ma sœur ! Nous étions très proches lorsque je vivais encore chez mes parents. C'est grâce à elle que ta mère et moi, nous nous sommes rencontrés. Nous avons 15 ans, depuis nous ne nous sommes plus jamais quittés, nous n'avons jamais cessé de nous aimer. Et nous continuons à nous aimer. Il faut que tu comprennes que j'étais très amoureux de ta mère, si belle, si séduisante. J'avais peur de la perdre. Souvent elle me taquinait sur ce sujet... Elle était plus raisonnable que moi et me répétait souvent qu'il fallait que je patiente pour nous marier.

- Oui, nous étions alors si jeunes. Je n'avais pas encore fini le lycée. Je devais préparer mon CAP de comptabilité, et ton père celui de carrossier. A cette époque, il y avait aussi l'armée pour les garçons. Mes parents, tes grands-parents ne voyaient pas toujours d'un bon œil notre relation, à nos âges.

- Alors, j'ai fini par convaincre ta mère de nous fiancer en cachette. J'étais jeune, je n'avais que très peu d'argent. C'est ma sœur qui m'a trouvé cette bague pour cent francs. Bien sûr, j'ai dû travailler pour gagner un peu d'argent mais comme tu peux facilement le deviner pour ce prix-là, ce n'étaient pas de vrais diamants... Mais je voulais absolument une bague qui devait symboliser notre affection profonde, et la promesse de nous marier dès que possible.

- Je ne comprends pas. Ma grand-mère, enfin ta mère, ne m'a pas raconté cette histoire. Elle ne m'a jamais dit que papa était carrossier. Elle m'a toujours prétendu que tu étais médecin...

- Oui, je sais. Cela ne plaisait pas beaucoup à ma mère que je sois tombée amoureuse d'un simple carrossier et que je veuille l'épouser. Alors elle a inventé cette jolie histoire et te l'a racontée. Elle t'a fait croire beaucoup de choses... Mais malgré sa propre douleur, elle a fait de son mieux pour toi...

- Pour moi ou pour elle ? elle s'est arrangée avec notre histoire, mon histoire... Elle a fabriqué une histoire qui lui convenait...

- Nous savons, me coupa mon père, mais cette bague, ce bijou de pacotille représente notre amour véritable, celui qui nous a poussé à nous marier et fonder notre famille. Nous avons eu la chance de t'avoir, de t'aimer dès que nous avons su que ta mère était enceinte, de te connaître, de te choyer... Cette période a été brève, mais nous sommes si heureux de l'avoir vécu...

- Mais moi, je ne me souviens de rien ! Que me reste-t-il ?

- Tu te trompes, ton corps se souvient de nos caresses, de nos baisers, de nos paroles d'amour... et à travers les gestes tendres et affectueux de ta grand-mère et ton grand-père, nous étions toujours près de toi, nous avons continué à te transmettre notre amour. Regarde ce que tu es devenue... Maintenant tu es mère d'une belle adolescente, tu as pris ta place de mère, tu vis aujourd'hui ta propre vie... Et ne t'inquiète pas, même si elle n'a pas été retrouvée après l'accident, ton père m'a offert une très jolie bague avec de véritables diamants lors de nos fiançailles officielles, regarde !

C'était bien le jour de leurs fiançailles sur la photographie. Ma mère me tend sa main gauche avec au doigt de l'annulaire une bague sertie de trois diamants, une pierre pour chacun de nous !

Je pleure, ma vue se brouille. Je m'essuie les yeux.

Chaque personnage de la photo a repris sa position figée. Déconcertée, je reste un moment, dans le silence, à contempler la photo. Quel bonheur ! Leur avenir était rayonnant, ils devaient se marier l'année suivante. Ils avaient le projet de fonder une famille, ce qu'ils ont fait, je suis née mais le destin a fauché notre arbre, et la vie a continué. Il le fallait, il le faut.

Je suis dans la voiture devant le garage. Le temps est doux et ensoleillé.

Vais-je revoir ma grand-mère ? Je repense à mes parents, à leurs sourires, leurs paroles. Leurs révélations m'ont tellement fait de bien, je me sens sereine. Je m'avance vers la terrasse du jardin : elle est toujours là, devant son ouvrage. Elle tourne sa tête vers moi, elle a senti ma présence.

- Bonjour Céline ! Comment vas-tu aujourd'hui ? As-tu contacté Madeleine ? As-tu fait des découvertes

Sans le vouloir, je réponds avec de la colère dans la voix :

- Pourquoi m'as-tu menti. Pourquoi cette vie simple ne t'a-t-elle pas satisfaite ? Je connais maintenant mes parents, leur amour, leur projet et leur ambition : être ensemble et fonder une famille. Pourquoi n'as-tu pas été capable de le reconnaître. Je les ai vus, j'ai vu leur amour,

leur tendresse pour moi et leur volonté de me choyer. Et moi cela me suffit, ils ont comblé ce vide qui me pesait depuis toujours. Ils ont apaisé cette souffrance qui m'habitait depuis mon premier anniversaire...Et toi tu aurais pu profiter de chaque moment du reste de la vie de ma mère, ta fille ! Rends-toi compte de leur destin exceptionnel, hors du commun : une rencontre à quinze ans, des lettres d'amour pendant près de sept ans, un mariage, un bébé... C'était un amour simple et profond. Cette bague de pacotille nous raconte les débuts de leur histoire et de leur de sentiments profonds et véritables.

- Tu as raison, je m'en voulais d'avoir caché, camouflé cet aspect de leur vie. Je souhaitais que tu penses avoir eu les plus beaux parents, je voulais te faire rêver. En fin de compte, c'est pour moi que j'ai arrangé leur histoire. Mais avant de te quitter, tu dois savoir... et en être absolument convaincue, que je t'aime comme ma fille et que j'ai toujours été fier de toi...

- Je sais, mais je ne suis pas ta fille, j'ai une mère, elle vit en moi ! Et maintenant, c'est moi qui suis maman et qui vais transmettre à ma fille notre histoire, toute notre histoire, simplement, sans arrangement. Elle est belle ainsi ! Je t'aime aussi !

D'abord pousser la lourde porte massive de bois ciré, jamais verrouillée.

Odeur d'encaustique et couinement.

Le couloir est un peu sombre.

Cet après-midi là, lorsque je viens chez ma grand-mère, je ne sais pas ce que je vais y chercher et n' imagine pas y découvrir de drôles de choses... Lorsque je m'avance dans le couloir, j'appelle - c'est moi, y a quelqu'un ? Pas de réponse. Je lève le regard vers le palier du premier étage, remarque tout en haut de l'escalier la porte du grenier entr'ouverte. Ce n'est pas habituel mais pas étonnant, les portes ne sont jamais vraiment fermées dans la maison. Il n'y a pas de secret.

Ma curiosité est tout de même titillée, Je monte les marches, intriguée. Le claquement un peu métallique des tomettes cassées de l'escalier me rassure. Ce bruit typique accompagne chacun de nos déplacements dans la maison.

Je pénètre dans le grenier un peu anxieuse. Je n'y suis jamais entrée toute seule enfant, mais toujours accompagnée de ma grand-mère. Et adulte, ne suis jamais retournée dans ce coin de la maison.

Mon cœur cogne un peu. J'hésite à franchir l'entre deux entre la porte et la pénombre. Puis avance subitement comme si j'étais prise sur le vif en franchissant un interdit. Immédiatement, prise d'éternuements. Mince! L'allergie à la poussière ! Mes yeux commencent à couler. Et si une araignée me tombait dessus et si un fantôme se cachait là ...Mes peurs d'enfant resurgissent ! *Tu es bête vraiment !* Mes yeux peu à peu commencent à s'acclimater à la pénombre. Excitée maintenant comme à 6 ans je m'approche. Je distingue une vieille malle de tissu rugueux ou de carton bouilli. Je l'ouvre avec précaution, un nuage de poussière ! Je tousse... Sous mes doigts frôlements de plumes et de dentelles un peu rêches. Je reconnais ces sensations... J'ai déjà vu tout ça petite, mais qui a pu mettre ces voilettes noires, ces drôles de chapeaux à plumes ? Je n'ai jamais remarqué personne dans la famille porter cela. Des gens de la terre ... Pourtant il y ce piano, cette mandoline dans la maison ... Certains en les soulevant laissent échapper des nuées de plumes. Ça se désagrège sous mes doigts. Bientôt il n'en restera plus rien. Je les manie avec prudence. Je continue mon exploration du coffre plus en profondeur. Tout à coup mes doigts butent sur une surface dure. J'insiste, continue à tâter une surface rectangulaire et compacte, je finis par extraire une petite mallette. C'est lourd mais j'y arrive. Je m'assieds sur les tomettes poussiéreuses. J'ouvre délicatement la petite valise et en extrait une machine à écrire.

La machine à écrire ! Elle est là ...

Elle était totalement sortie de ma mémoire... Et la voilà...

Le rectangle vert olive, clavier ivoire.

Clac, clac, clac...En même temps que les battements de mon cœur, le cliquetis des touches résonne dans mes tempes, puis le rythme se suspend... Le léger tintement du chariot... Et l'odeur... L'odeur de poudre de riz de ma tante Marcelle... J'adorais ! Douçâtre, parfumée... Sa chaleur tout près de son corps... Et puis quand elle arrivait du travail, la voir apparaître et se jeter dans ses bras ! Tout est sauvé de l'oubli l'espace de quelques secondes.

Je reste un moment assise, imprégnée de toutes ces sensations retrouvées.

C'est bizarre tout de même que cette machine soit là, soit restée là et comme dissimulée par toutes ces vieilleries ?

Finalement avec beaucoup de précautions je remets la machine dans sa mallette, laisse le coffre ouvert, chapeaux et dentelles éparpillés. Tellement émue de ma trouvaille.

Je mets mes bras en corbeille et descends très lentement les marches une à une, toujours accompagnée du claquement des tomettes. Ça scie un peu les bras, c'est lourd... Je descends sans précipitation, le battement à mes tempes se calme peu à peu dans ces lents mouvements.

La porte du couloir est restée entr'ouverte, de sorte que je peux sortir facilement sur la terrasse sans avoir à poser la machine.

Un franc soleil me réconforte, je me sens invincible maintenant.

Je me retrouve en terrain connu, le jardin est mon domaine, j'en connais chaque recoin.

Il y a les buis, mon refuge, enfant, sous le grand platane. Ma cabane végétale, où grand-mère m'improvise ses histoires à l'heure du goûter. Tout à côté le grand mûrier, j'aime me balancer et rêver dans le hamac suspendu à ses vieilles branches. Il y a sur la terrasse un puits d'où grand-mère puise une eau fraîche qu'elle boit dans ses mains en couronne. Je garde longtemps cette sensation de l'eau fraîche entre mes doigts et dans ma bouche. Je retrouve le même plaisir aujourd'hui quand en montagne, je bois à la source. Il y a le grand bassin aux poissons rouges. Grand-mère les a apprivoisés, elle les appelle et ils viennent vers la margelle. Moi, je leur confie mes secrets. Dans l'allée qui mène au jardin un rosier ancien à fleurs pâles et un seringa embaument. L'oranger au printemps... Les grenades ... Et à l'automne les coings. Les oiseaux dans la vigne vierge de la tonnelle.

Tout est resté intact, soudain j'ai douze ans.

Une image un peu floue semble se mouvoir, près de l'olivier, j'ai l'impression que c'est ma grand-mère courbée, ce que je perçois d'abord c'est son bleu de travail, sa blouse bleu indigo pétante, elle est sûrement en train de ramasser les olives. Sa silhouette massive, ses cheveux gris ramassés en chignon, cette façon de se relever par saccade pour défroisser son mal de dos chronique. Ce bleu de travail c'est la première évocation qui me vient lorsque je me pense aux personnages de ma famille paternelle. Blouse rentrée dans les pantalons pour les femmes, salopette pour mon père. Bleu emblématique du travail de la terre chez nous.

Complètement absorbée par sa tâche, ma grand-mère Madeleine ne m'entend pas approcher. Je l'appelle et m'avance à pas prudent, surtout ne pas trébucher.

Lorsqu'elle relève enfin la tête et devrait remarquer mon trouble, elle ne semble peut-être pas distinguer ce que je tiens à bout de bras comme un trésor.

Là tout se brouille, comme si le scénario variait d'un souvenir à l'autre. Je ne suis plus sûre du tout si c'était un jour en automne ou si c'était l'hiver. Si j'ai posé la machine d'abord ou si je lui ai annoncé tout de suite ce que j'avais retrouvé ? Si le visage de ma grand-mère était le même ou si elle avait vieilli ? Mais ce dont je me souviens précisément c'est de son air contrarié. Peut-être de devoir interrompre son travail ou devine-t-elle ce que je viens de découvrir et que je lui mets sous le nez ? Mais pourquoi cette expression agacée ?

Dans mon enthousiasme, je dépose la mallette sur la margelle du bassin, elle va bien finir par lever les yeux !

– Où as-tu été fouiller ?

Une colère contenue dans la voix, dans ses yeux froncés. Je ne lui connais pas cette mine butée. Non cette colère semble venir de très loin. C'est bizarre ? J'ai rarement vu Madeleine en colère. Sauf contre les tickets de rationnement pendant la guerre, lorsqu'elle évoque ces années-là.

Puis je devine des larmes retenues. Elle baisse la tête et se remet au travail. Elle ne me regarde pas. Ne me dit plus un mot. Je sens un accablement de son corps. Une espèce de tension à peine perceptible.

J'imagine alors, que j'ai relancé la conversation

- Mamie regarde ! Je l'ai retrouvée !

- Vas remettre ça où tu l'as trouvée !

- Non, non... Viens regarder !

- Pourquoi faire ? Laisse les choses à leur place !

- Non s'il te plait mamie !

Elle s'absorbe dans son travail.

- J'aimerais la garder, l'emporter.

- Silence.

A cet instant émerge l'image de ma tante Marcelle en train d'arroser à grand jet d'eau la terrasse les soirs de canicule lorsqu'elle vient voir sa mère, ma grand-mère.

L'odeur des soirs d'été... Humide la verveine embaumait.

Ma tante Marcelle.

Cette machine à écrire, c'est la sienne. Et c'est mon enfance à moi ...

C'était dans les années 60. C'était une femme moderne. Elle fumait des Cravens au menthol. Conduisait une Fiat 500. Une jeune femme émancipée. Un salaire à elle. Son salaire, elle le gagnait en tapant à la machine. Clac, clac, clac... elle tapait, tapait toute la journée. Sur une Olivetti Lettera, vert olive, touches ivoires. Elle était sténodactylo dans un cabinet d'assurance.

Une femme libre dans les années 60.

Cette femme célibataire, élégante, indépendante. C'était mon modèle.

Plus tard je gagnerais ma vie, je fumerais, je conduirais... J'écrirais peut-être...

C'était La Femme pour moi petite fille des années 50. C'était celle fantasmée des romans-photos que lisait ma mère. Celle dont le rimmel coulait sur les joues à cause des larmes versées pour un homme infidèle.

La seule femme de la famille qui travaillait au dehors.

Elle, une enfant de la terre, moi pareille à elle. Je pourrai devenir cette fille, brillante, émancipée.

J'avais dix ans et c'est à ça que je pensais quand elle me confiait sa machine à écrire.

Comme sur le piano de ma grand-mère, je tapais sur les touches de la machine. C'était magique, cette petite musique du clavier. Extraordinaire ! Les mots apparaissaient sur la feuille comme par miracle, comme s'ils s'étaient écrits tout seuls Et puis ce petit tintement du chariot en début de chaque ligne. Un alphabet ancien comme une langue étrangère.

C'était net, parfait. Ni rature, ni coulure.

Peut-être le gout de l'écriture m'est-il venu de là, de ces instants passés devant cette machine à écrire avec ma tante Marcelle et de mon admiration pour elle.

Cette machine, c'était sa réussite. La réussite d'une fille de la campagne dans les années 60, devenue sténodactylo.

Puis cette femme moderne rencontrera dans son cabinet d'assurance un médecin, riche, grand, bel homme. Elle l'épousera. L'histoire ne dit pas si elle a été heureuse.

Dorénavant, finis les doigts dans la terre, vernis sur les ongles, diamant à l'annulaire. Une princesse.

Et une machine à écrire !

Son mari lui offrira le tout dernier modèle, dernier cri, très chic, La Lettera 32.

Elle abandonnera son travail.

Elle deviendra la secrétaire de son mari, sans salaire désormais. Elle continuera à servir le café lorsqu'après le repas pour se détendre, il se plongera dans le journal Minute, journal antisémite interdit aujourd'hui. Il avait tellement besoin de calme, lui, après ses interminables journées de travail. Je me souviens de ça. Le café sur un plateau, lui dans son fauteuil avant qu'il retourne à son cabinet. C'était choquant pour la petite fille qui rêvait ressembler à Marcelle...

Cette machine à écrire était devenue le centre de sa vie.

Avait-il une idée derrière la tête le médecin ?

A partir de ce jour L'Olivetti Lettera a trôné dans le salon. Un grand salon très silencieux dans les longues après-midis de solitude en tête à tête avec sa machine à écrire.

On entendait seulement le cliquetis du clavier. Que tapait-elle toute la journée ? Confiait-elle des secrets à la machine ?

Lorsqu'elle disparaîtra, on dira qu'elle est morte d'ennui et de solitude dans cette grande maison bourgeoise, quillée tout en haut d'une colline d'un minuscule village.

Oui, c'est vrai... qu'il y a eu cette solitude après son mariage... J'ai voulu oublier ça... Incompatible avec les souvenirs heureux de mon enfance auprès d'elle...

Finalement ma grand-mère se redresse et me tire de ma rêverie. Et puis d'un seul trait :

-Pourquoi l'a-t-elle épousé ? Qu'a-t-elle été chercher ? Crois-tu qu'il l'a aimée ? Et elle l'a-t-elle aimé ? Pas un mariage d'amour ? Un homme aussi odieux ? Tu l'aurais épousé toi ? Et cette machine ? Tu ne pouvais pas voir que ça la rendait dingue tout ça. Pendant qu'elle était occupée à taper ses états d'âme, il était tranquille, lui.

Après ces doutes que ma grand-mère vient d'infiltrer en moi en quelques acides, débitées d'une traite sans une respiration :

– Tiens prends un crayon et note cette adresse, son fils à lui, au docteur il pourra te dire ce qu'il en pense de cette histoire.

Un mariage d'amour n'a jamais été envisagé, pire semblait inimaginable dans la famille ; maintenant que ma grand-mère a ouvert une brèche... Des bribes de conversations entre adultes me reviennent en écho. Qu'a-t-elle été chercher avec cet homme ? Retisser un récit familial fantasmatique ? Une gloire ternie ? Le piano... la mandoline... La famille de son père

si riche, la grande vie ! Jamais travaillé, vécu à l'hôtel toute sa vie, dilapidée la fortune... Un luxe évanoui.

Redorer un blason ?

Et puis de l'autre côté, sa grand-mère maternelle à l'hôpital psychiatrique. Et sa mère et ses tantes obligés de travailler la terre toute leur vie. Évanouie les économies...

Ce soir-là, je rentre à la maison en emportant malgré tout L'Olivetti. Et rédige aussitôt une lettre à l'adresse donnée par ma grand-mère.

Pierre,

On m'a dit que vous aviez connu Marcelle. C'était ma tante.

Elle a été la femme de votre père pendant plusieurs années.

Les dernières années, je suis restée sans nouvelle aucune.

Un drôle de silence.

Un vide inexplicable.

J'aimerais simplement combler ce vide. J'ai pensé que vous pourriez m'aider.

Voilà. J'attendrai.

C V

A partir de ce jour, j'attends...

Mes journées sont remplies de cette attente. Mais qu'est-ce que j'attends au fond ?

Une histoire banale. Une jeune femme qui paraît libre tombe amoureuse. Se marie. Et voilà. Les jours passent. Elle est exténuée par la vie. Elle ne le dira pas. Alors les nouvelles cessent. C'est tout. Rien de plus banal. Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ?

Mais j'attends...

Enfin un matin de septembre ou peut-être de novembre, dans la boîte aux lettres, une enveloppe blanche, ordinaire...

Mes tempes se mettent à battre. Un léger voile sur les yeux. Une faiblesse des jambes.

Je retire l'enveloppe de la boîte.

J'attends d'être dans la maison, m'assois, prends une longue respiration, mes doigts tremblent un peu, j'essaie de calmer mon émotion, j'avale ma salive et méticuleusement découpe l'enveloppe.

A l'intérieur une photo !

Une petite photo noir et blanc, bordure blanche dentelée. Un peu froissée.

Ce n'est pas une photo du couple de Marcelle avec son mari.

Dans un jardin, devant un grand bâtiment ancien, encadrée par sa mère et ses deux tantes, Marcelle se tient debout.

Les quatre femmes debout se tiennent par la taille.

Marcelle porte une robe ajustée sur ses hanches rondes.

Sa posture est incertaine, mal assurée. Les femmes qui l'entourent sourient. Marcelle a un sourire timide, peut-être un peu forcé.

Le regard ne fixe pas l'objectif, suspendu, lointain.

Ce qui se dégage d'elle c'est comme une gêne d'être là, on a le sentiment qu'elle s'excuse d'être sur la photo.

Ce n'est pas la jeune femme libre, pimpante, sûre d'elle, de mon enfance.

Une tristesse du visage. A regarder plus attentivement, j'ai l'impression maintenant que sa mère et sa sœur qui l'encadrent, la soutienne, oui c'est ça, leurs mains autour de la taille c'est pour la soutenir. Son corps paraît épaissi, alourdi.

Je scrute encore. Sur le bâtiment devant lequel pose le groupe, deux lettres gravées, un peu floues, un peu effacées par le temps. Puis je distingue un H et un P. HP... Oui, c'est bien ça H P. Comme une automate je retourne la photo. Rien. Ni date, ni lieu.

Je ferme les yeux.

Engourdie. Une espèce de brouillard dans ma tête.

Je dois rester longtemps comme ça, sans bouger, je ne sais pas combien de temps. Abasourdie.

Puis les bruits de la rue entrent par la fenêtre entre-baillée, alors j'ouvre les yeux. Puis au moment où je les referme, elle m'apparaît, son visage m'apparaît. J'entends sa voix comme venue de très loin.

« Tu sais tu as toujours été ma confidente, je sais que tu ne me juges pas. Alors voilà, exténuée par cette vie, j'ai pris des somnifères, beaucoup, je ne sais pas combien, comme une somnambule, j'ai tout avalé. Quand je me suis réveillée, je me suis retrouvée ici, à l'hôpital psychiatrique.

On ne m'a plus jamais rendu ma machine à écrire.

J'avais écrit toute l'histoire familiale, en sténo. Je crois qu'il ne me l'a jamais pardonné.

Il n'est plus jamais venu me voir.

Je n'en suis plus jamais sortie d'ici. »

Puis l'image s'efface...La voix s'estompe.

Le silence se fait pesant.

Je retourne au jardin, ma grand-mère n'est plus là pour répondre à mes questions. Partie pour toujours elle aussi...

Cette femme libre ne l'était-elle pas ?

C'est vrai, si j'y réfléchis qu'elle n'a jamais eu son appartement à elle avant son mariage. Mais logeait chez ses tantes, les sœurs de sa mère.

Cette jeune femme qui apparaît sur la photo encadrée de sa mère et ses tantes, elle a un air gauche, un sourire timide, ne donne pas l'impression d'une jeune femme épanouie et libre. Non plutôt, une jeune fille sous tutelle, sous l'autorité des femmes de sa famille.

Présente le dimanche à tous les repas de famille chez sa mère avec ses frères, ses tantes, ses belles sœurs et nous ses nièces si j'y repense.

Chemin faisant, les jours, les années... Je ne prends plus de ses nouvelles. Je vis ma vie d'adulte, des études, un métier, un mariage, un enfant. Un divorce et puis tout recommencer. Une autre histoire, un autre enfant...

Si j'y repense à Marcelle, oui je la voyais plus triste, moins coquette, plus distante... Un peu absente même assez souvent... Les années après ce mariage.

Alors j'arrête de m'y attarder.

Sûrement pour ne pas ternir l'image que j'avais d'elle. Et puis ne pas souffrir, me protéger en quelque sorte. Je percevais que sa beauté s'émoussait... Mais c'est ça vieillir non ? C'est ce que je me disais.

Peut-être reconnaître tout cela aurait été un constat d'échec. Comment m'identifier à une femme qui aurait gâché sa vie ?

J'étais devenue femme chez elle. Mon sang avait coulé pour la première fois à 12 ans, j'étais terrifiée, je croyais que j'allais mourir et c'est elle qui m'avait tout expliqué. A éveillé ma féminité.

Ma sortie de l'enfance c'était à ses côtés.

Voilà je voulais restée attachée à l'image de cette belle femme indépendante.

Et à présent que la vérité m'éclate au visage, c'est la relation avec mon enfance qui s'est rompue d'un seul coup.

Que vais-je faire maintenant de cette machine à écrire ?

Ma grand-mère avait raison, j'aurai dû la laisser où elle était. Bien cachée dans sa valise au fond de ce coffre, dans ce grenier où personne ne montait plus jamais.

Mais maintenant, elle est là cette machine...

Je ne sais plus quoi faire avec ça. Elle est le témoin de tellement de souffrance...

Et... En même temps de bonheur aussi... Oui finalement... Quel versant vais-je choisir dans cette vie ? Oui... Je choisis la fidélité à ce personnage de mon enfance cette femme qui a tellement compté pour moi. J'effacerai les traces amères de l'oubli...

Alors l'idée s'immisce dans ma tête que je pourrai peut-être la faire renaître cette machine, témoigner. Témoigner de l'histoire de cette petite sténodactylo. Pourquoi pas ? Oui je pourrai la faire exister à nouveau en écrivant pour elle.

Elle a quitté son pays, elle a quitté la terre de ses ancêtres, elle a mis de la distance, beaucoup de distance entre là-bas et ici.

Enfin... elle ne l'a pas vraiment décidé.

On ne lui a pas demandé son avis. Un jour il a fallu partir alors ils sont partis.

Si on lui avait demandé, elle aurait sûrement dit qu'elle préfèrerait rester là-bas avec ses amis. Mais comme pour le reste on ne lui a pas demandé alors elle est partie.

Avec eux.

Il n'y a pas vraiment eu d'au revoir avec ceux qui restaient puisque bien sûr on se reverrait.

Ils ont vendu la maison et ils sont partis.

Elle n'a aucun regret d'être partie, ça elle en est sûre aujourd'hui ! C'est même une des choses dont elle est la plus certaine !

Mais elle ne s'attendait pas à ça, pas ici...

Là, dans le grenier de la vieille bâtisse qu'elle vient d'acquérir se trouve une malle. Une malle en cuir à la peau craquelée. Une malle poussiéreuse comme dans les contes de l'enfance.

Bien sûr elle l'a ouverte. Evidemment elle ne s'attendait pas à y trouver un trésor ; elle a grandi elle sait que ces histoires n'existent pas.

Pourtant.

Pourtant là, enveloppées dans un tissu brodé à la blancheur irréaliste dans ce coffre poussiéreux, là, dans ce mouchoir désormais dans sa main qu'elle entrouvre le cœur battant se dévoile à ses yeux, elle ne peut y croire, une douzaine de pièces de 5 francs en argent. Les mêmes, elle en est sûre, les mêmes que celles que son arrière-grand-mère lui donnait jadis pour son dimanche.

Ces mêmes pièces dont elle a un souvenir si triste. Elles ont à jamais le parfum des regrets, toutes sortes de regrets qui lui remplissent trop la poitrine à l'instant présent pour vraiment les identifier. C'est un regret diffus mais bien présent de ce qui n'a pas été, de ce qui ne s'est pas passé, de ce qui ne s'est pas dit.

¹ Nom donné aux pièces de 5 francs en argent frappées entre 1959 et 1969 arborant la silhouette d'une semeuse dessinée par Louis Oscar Roty en 1887.

Le soleil vient de se coucher et l'obscurité gagne. Elle n'ira pas plus loin pour aujourd'hui dans l'exploration du grenier. D'ailleurs elle en a déjà bien assez vu. Elle repense à sa grand-mère et se surprend à penser tout haut 'A chaque jour suffit sa peine'. Oui, c'est assez pour aujourd'hui.

Elle prend soin de remballer ses pièces d'argent, ses pièces de 5 francs en argent et elle descend l'escalier son trésor en poche.

Machinalement elle remonte le col de son manteau à mesure qu'elle approche de la sortie de la maison. Il ne fait pourtant pas froid en ce début d'automne mais un frisson lui parcourt le corps de la tête aux pieds.

Elle a l'esprit ailleurs quand elle franchit le seuil de la porte.

Tiens c'est étrange, elle aurait juré qu'il y avait un jardin en arrivant et elle se retrouve au beau milieu d'une cour. Une cour grise, une cour de grandes dalles grises où poussent de ci de là de mauvaises herbes. Elle sourit en pensant qu'il est heureux que la nature finisse toujours par reprendre sa place et que... mais elle n'a pas le temps de poursuivre sa pensée.

Là, à quelques mètres d'elle, une femme, une très vieille femme aux cheveux blanc immaculé resserrés en un chignon impeccable, est assise. Elle tient un tissu dans ses mains. Le tissu bouge imperceptiblement. Elle comprend que la vieille femme est en train de broder. Le dos et la nuque courbés sur son ouvrage, elle brode. On pourrait croire à un tableau ou à une photo, pas de couleurs dans le décor, tout est noir et blanc et presque figé.

Elle réalise qu'elle s'est figée elle aussi ; c'est tout juste si elle respire encore.

Que fait-elle là ? Laquelle des deux n'est pas à sa place en cet instant ?

Elle ne sait plus. Et moi non plus.

Cependant je m'approche de cette femme que je crois reconnaître. Même si je sais que c'est impossible ; c'était il y a si longtemps.

Doucement la vieille femme aux cheveux si blancs se redresse, lève les yeux de son ouvrage et me regarde. Elle ne semble pas étonnée de me voir. Sait-elle seulement qui je suis. La dernière fois qu'elle m'a vue je devais avoir une dizaine d'années.

Moi je la reconnais, elle est telle qu'en mon souvenir. Dans cette famille où le silence est roi, j'attends qu'elle me parle. Ses yeux se posent sur le mouchoir blanc que je tiens désormais dans la main. Le mouchoir blanc qui enveloppe les pièces en argent. Elle ne dit toujours rien mais d'un geste empressé, comme prise en faute, j'ouvre précipitamment le tissu et en fait tomber son précieux contenu.

Les pièces roulent et se répandent dans la cour. Je ne peux m'empêcher de penser que je dilapide une fois de plus cet héritage inestimable .

Je me précipite et me jette au sol pour ramasser une à une ces précieuses pièces.

C'est bête mais je voudrais lui dire que je suis désolée. Désolée d'en avoir fait si mauvais usage, de les avoir gaspillées mais que promis, maintenant qu'elles me sont revenues... je ne dis rien de tout cela.

Pendant que je me relève, elle me caresse tendrement la tête. Elle se remémore le jour où je les avais fait tant rire elle et pépé. Je devais avoir 3 ans, je chantais à tue-tête debout sur une table en faisant le pitre. Elle me dit aussi qu'elle se souvient très bien de ces pièces, qu'elle est contente que je les aie encore aujourd'hui car elles représentaient beaucoup pour elle.

La honte me monte aux joues.

Je baisse les yeux, incapable de soutenir son regard trop doux, trop indulgent. Elle continue à effleurer mes cheveux comme si j'étais encore cette enfant perchée sur une table. Sa main, légère comme un souffle, reste un instant posée sur ma joue. Puis elle plonge l'autre dans la poche de son tablier, comme si elle cherchait quelque chose. Elle en sort un petit papier plié en deux, jauni sur les bords. Elle me le tend sans un mot.

Comme je ne réagis pas tout de suite, elle insiste d'un léger mouvement du menton. Alors, les doigts encore engourdis d'émotion, je prends ce papier. Son contact est étonnamment chaud.

Je l'ouvre. Une seule ligne, d'une écriture familière : Atelier Au fil d'Epinoy, 6 rue Albert Havez, Carvin.

Je relève les yeux, prête à l'interroger. Mais la chaise est vide. La cour aussi. Le silence avale tout. Il ne reste que moi, ce mouchoir blanc, les pièces, et ce papier brûlant entre mes doigts.

Madame, Monsieur,

Je vous écris cette lettre un peu comme on jetterait une bouteille à la mer car j'ignore si votre établissement existe encore. C'est mon arrière grand-mère Ferdinand L-H qui m'a communiqué votre adresse. Vous rencontrer me permettrait peut-être de comprendre ce qu'elle voulait me dire en me donnant ce billet.

Je vous laisse mes coordonnées dans l'espoir que vous me contactiez en vue d'une éventuelle entrevue.

Bien cordialement

Nathalie L.

L'établissement Au fil d'Epinoy n'existe plus mais la petite-fille des fondateurs habite désormais dans l'ancien atelier réhabilité.

Touchée par ma demande, elle a fait des recherches dans les registres des employé.e.s de l'atelier et a retrouvé la trace de mon arrière-grand-mère. Chaque page du registre du personnel contenait une photo de l'employé.e et celle de mon arrière-grand-mère est jointe au courrier.

Surprise et émotion vive à la vue de cette jeune fille d'un autre temps qui semble tellement à l'aise face à l'objectif du photographe.

Mon arrière-grand-père et mon grand-père travaillaient le bois, en tant qu'employés pour l'industrie minière très prospère à cette époque dans le nord de la France. Leurs maisons étaient modestes, tout comme leurs conditions de vie.

Mais sur cette photo mon arrière-grand-mère ressemble à un modèle de mode. Elle est élégante, souriante et naturelle. A peu près tout l'opposé de ce que j'ai connu d'elle.

Au dos de la photo quelques annotations :

Date d'embauche : 27 mars 1924

Poste : Dentellière

Affectation : Contrat maison Chanel – Paris

Fin de contrat : 4 août 1939

Je n'en reviens pas. Jamais personne ne m'avait parlé de cela et je n'avais en fait jamais imaginé que Ferdinande avait un jour travaillé. Peut-être parce qu'enfant, dans mon entourage proche, presque toutes les femmes étaient mères au foyer...

Je ferme les yeux un instant comme pour réinventer un passé lointain quand une voix tonique me sort de mes rêveries : « Eh bien ma p'tite, tu en fais une drôle de tête ! ». Me retrouver aujourd'hui face à mon arrière-grand-mère âgée d'une vingtaine d'années tout au plus, voilà bien de quoi être surprise en effet !

Contrairement à la vieille femme aux cheveux blancs aperçue dans la cour, j'ai l'impression que cette jeune femme alerte et vive ne me connaît pas. Comment le pourrait-elle ?...

Elle me fait remarquer que je porte une tenue bien étrange, qu'elle n'en a jamais vu de pareille mais ne semble pas s'en offusquer.

Je tâche de bien vite retrouver mes esprits pour ne rien manquer de cette rencontre irréaliste. Je la complimente pour son élégance, lui demande son prénom, d'où elle vient, si elle a toujours vécu ici. Elle s'amuse de mon empressement et répond gaiement à toutes mes sollicitations. J'apprends ainsi que Ferdinande est parisienne, oui parisienne ! et que c'est par amour pour Jules qu'elle a quitté ses parents, son frère et la capitale pour s'installer ici dans le bassin minier. Elle semble heureuse, elle est amoureuse et vient d'être embauchée dans un

atelier de confection où elle réalise toutes les pièces en dentelle de la première collection d'une styliste prometteuse du nom de Coco Chanel.

De son élégante bourse qu'elle tient au poignet elle sort quelques pièces de 5 francs en argent et me les montre avec fierté. « Regarde ! » me dit-elle « Voici le salaire de ma première journée à l'atelier ! Chaque jour je mettrai une pièce de côté et quand j'en aurai suffisamment je nous prendrai des billets de train et un bel hôtel pour mon Jules et moi et nous irons à Paris assister au premier défilé de mademoiselle Chanel ! » « Ce sera grandiose » ajoute-t-elle, s'y voyant déjà.

Elle me confie qu'elle espère convaincre Jules de s'installer à Paris. Son frère est garde républicain et pourrait certainement faire embaucher Jules comme menuisier lui évitant ainsi d'avoir à descendre à la mine.

Je voudrais me réjouir avec elle de cet avenir radieux mais mon regard soudain se voile, mes yeux s'emplissent de larmes qui emportent avec elles tous les espoirs de Ferdinand.

Je ne sais pas grand-chose de la vie de mon arrière-grand-mère mais je sais la guerre, le déclin de l'industrie minière et je sais qu'il n'y a jamais eu d'appartement charmant sous les toits à Paris...

Le temps de sécher mes larmes, la jeune Ferdinand a disparu.

Je me résous à reprendre d'un pas hésitant le chemin de la maison. Je suis troublée, désorientée. Tant de choses se bousculent dans ma tête.

Je ne sais plus où je suis et appréhende de pousser le portail de la maison. Que vais-je trouver derrière ? Le jardin qui nous a tant plu lors de notre première visite ou la cour grisâtre où mémé m'est apparue ?

Je n'ai pas à pousser le portail, c'est une Ferdinand d'une cinquantaine d'années qui l'ouvre pour me laisser entrer. Elle n'est plus aussi élégamment vêtue, son teint est plus pâle, elle a grossi et des cernes ont assombri son regard hier pétillant.

« Ne t'inquiète pas, je vais partir, tu es ici chez toi mais j'avais une dernière chose à te donner. » Elle ouvre un sac et me tend un coffret de bois. A l'intérieur des pièces de 5 francs en piles bien serrées, il y en a beaucoup, le coffret est lourd.

« Tiens » me dit-elle. « Je n'ai pas eu le temps de toutes te les donner, elles sont pour toi. Va où tu veux maintenant. ».

Lorsque je relève les yeux de la boîte, je me retrouve seule au centre de cette cour grise, le cœur battant trop vite. Le silence est total. Je tourne sur moi-même. Je remarque que les mauvaises herbes entre les dalles sont en fleurs. De petites fleurs blanches, minuscules, comme des paillettes illuminent le sol.

Je fais un pas. Puis un autre.

Le souffle du vent, ou est-ce un murmure, m'accompagne.

Je ne sais pas encore si je retourne en arrière ou si je vais enfin de l'avant.

Mais je marche. Oui, je marche.

Il est des moments dans l'existence où nous savons exactement quoi entreprendre. Des moments où nous sommes dans le juste.

La porte au bas de l'escalier en pierre fait un bruit reconnaissable et Jeanne sait qu'elle doit aller la verrouiller avec un certain morceau de bois. La verrouiller, c'est-à-dire la caler pour la maintenir dans une position ancestrale dont elle ne devrait plus bouger. Mais elle bouge, la porte. Elle reste de moins en moins fermée.

Cette porte est un vrai sujet de conversation dans la famille. Toute porte devrait permettre de délier les langues et c'est à se demander si les portes sous les soupentes d'escalier, les portes donnant sur des lieux clos et sombres, ces portes-là précisément, n'existent pas pour qu'on débâte du sort des familles. Sinon à quoi serviraient les portes intérieures ? Depuis quelques années, l'idée de faire des travaux effleure les esprits les plus audacieux, mais rien ne se passe. La porte qui bouge ne bouge finalement pas tant que ça. Elle reste porte, mur, frontière, paravent, barbelés. On passe devant. On a appris à ne pas s'arrêter.

Au lieu de caler la porte et de ressortir prendre le soleil du plein été, Jeanne saisit la poignée de laiton polie, la tourne et ouvre la porte jusqu'à la butée du mur. Les gongs restent tranquilles. Le bois se retient de gémir. Le monde du silence enveloppe l'espace entre la porte ouverte et le noir du réduit. À l'instant même, Jeanne se souvient de son rêve de la nuit : elle entrait dans la soupente de l'escalier par la porte entrebâillée et se dirigeait droit vers la malle sans serrure.

Il est en effet des moments de nos existences où aucune hésitation n'est permise. Jeanne n'hésite pas.

Oubliées la crainte du cagibi et la malédiction à fouiller dans les affaires des autres, fussent-ils les nôtres. Tout a fui à l'arrière des gros troncs des platanes de la cour comme une volée d'enfants apeurés par le trou noir de la porte ouverte, seule Jeanne reste là. Plantée. L'idée des racines la saisit. La porte s'ouvrirait sur un jardin, en son centre, la malle de la connaissance.

Son geste prend de l'assurance. Sa main maintenant, tendue vers l'avenir du noir, caresse le vieux cuir et les sangles détachées, le tout vaguement éclairé par un rais de lumière. Sa main plonge vers le fond, ausculte les parois, sent le froid métallique des petits outils de jardinage. Sa main ne comprend pas comment elle a pu se tromper à ce point. Le réduit serait-il une simple remise ?

Un nouveau courage arrive. La malle contient autre chose. Un éclat de laiton, comme un rayon solaire, perce la nuit de la malle. C'est petit et doré, sans être clinquant. D'aspect

moins rudimentaire que les outils, on dirait un objet manufacturé, une chose achetée ? Offerte ?

Un regard vers la porte lui donne la permission d'amener l'objet depuis les profondeurs du bazar laissé par l'aïeul. Son esprit s'égaré. Elle imagine ce que son grand-père a pu laisser ou plus exactement ce qu'on n'a pas voulu laisser de lui dans la maison. Sa tête bouillonne à l'idée du rebut, de la mise au placard, de l'abandon de la mémoire. Sa vue se brouille, seul le poids de l'objet dans la main atteste de la réalité du moment vécu.

Elle respire mal, la poussière sans doute. L'objet qu'elle tient est un coupe-papier en forme de poisson en bois sculpté d'écailles et de nageoires, encore verni, dans un état étonnamment parfait. Un coupe-papier... Elle l'observe avec la lumière crue de son téléphone. Que fait cet objet élégant au milieu des outils rouillés et sales ? Le coupe-papier sent encore le bois exotique signant une provenance lointaine. Soudain, les cargos chargés des marchandises des colonies débarquent sur le port. Jeanne entend les cris des dockers, voit les grues déchargeant les ballots, perçoit les ombres titubantes sous un soleil de plomb. Et comme dans un rêve qui n'en est pas un, Jeanne distingue clairement le poisson de bois et de laiton dans la main de son grand-père.

Sa tête fourmille d'images, elle est comme au théâtre, au cinéma. Le décor autour de Jeanne ne ressemble plus à la soupente poussiéreuse et au fond de la malle hypnotique. Elle se trouve dehors sans comprendre.

Il arrive que nous revenions à nos points de départ. Plus tout à fait le même, plus tout à fait un autre.

Les murets de pierres sèches entourant une minuscule cour intérieure se dressent comme des coulisses d'une histoire. Jeanne regrette ce plein soleil où tout est visible, inaccessible au rêve et à la mémoire. La cour lui rappelle une enfance de jeux et de chants où les adultes laissaient la place aux enfants. Aujourd'hui, plus d'enfants et, le seul adulte est cet oncle qui lui tourne le dos, assis sur sa chaise cannée, trouée dans le dossier. Pourtant Jeanne est mal à l'aise. La courette est un piège à rats, c'est l'idée qui d'un seul coup envahit sa pensée. Le dos droit de l'oncle est une autre porte à franchir.

Les cigales ont étouffé les bruits de pas sur la dalle instable de la terrasse. Jeanne retient sa respiration et serre entre ses doigts le coupe-papier qu'elle a sorti de son enfer. Dans un silence gênant, Jeanne imagine les questions de l'oncle, celles qu'il poserait si jamais... Elle prie pour que le vieil homme se soit endormi. Il dormirait dans la posture si reconnaissable de tous les hommes de la famille, le dos droit, les lèvres ouvertes et la fine moustache vibrant mollement à chaque ronflement. Jamais elle ne l'a affronté ni ne lui a parlé de la soupente. Elle prie qu'il ne s'éveille pas.

Jeanne s'adosse au muret de sorte à rester invisible. Elle observe le vieux garçon qui a grandi entre ses murs de pierres, a poussé droit jusqu'à devenir maçon, c'est dire. Elle ne regarde pas les glycines, les béances des roses, les lavandes assaillies d'abeilles. Elle n'entend

pas le froissement des herbes à l'approche des chats errants qui ont trouvé refuge ici. Le coupe-papier dans la main, elle n'a d'yeux que pour cet oncle qui, décidément, est à l'image de la porte de la soupente. Jamais à s'ouvrir complètement.

Jeanne sait qu'il ne faut pas tousser. Elle tousse. Le vieil oncle se réveille, mais ne bronche pas. Sa voix caverneuse, à cause de la cigarette, interroge comme la police :

- T'as quoi dans ta poche ?

- Je suis allée dans la soupente...

- T'as quoi dans ta poche petite voleuse ?

- Ce qui... ce qui m'appartient, dit Jeanne avec un aplomb étonnant.

L'oncle se retourne laborieusement et la fixe. Son visage étonnamment doux contraste avec sa voix mauvaise.

- La maison et ce qui s'y trouve sont à moi. Attends que je crève ! lance-t-il dans un souffle rauque.

- Je n'attendrai la mort de personne. J'ai retrouvé le coupe-papier...

- Rends-le-moi ! C'était à mon père. Les vieilleries, ça reste ici ! C'est moi qui les garde !

- Ça fait combien de temps que tu l'as laissé dans la poussière ?

- Ce qui est poussière reste dans la poussière !

- Je ne suis pas d'accord ! répond Jeanne avec une assurance qui l'étonne. Il y a des choses qui me reviennent. J'aimerais l'avoir avec moi. Je ne te demande pas la lune, non ?

- Bah ! Tu veux attirer le malheur c'est ça ! Pourquoi tu crois qu'on l'a enterré dans la malle ! T'es comme tes frères, toujours à réclamer et jamais à écouter.

- Je ne vois pas pourquoi un coupe-papier serait un porte-malheur. Je ne suis pas superstitieuse. Je veux prendre cet objet parce que c'est un souvenir. Un des rar...

- Tais-toi ! Un souvenir ! Mais tu es folle ! Tu imaginerais repartir avec une grenade pour souvenir. Tu parles sans savoir ? Y a des objets, c'est pas vraiment la vérité que tu vois en les regardant. Certains objets c'est des mensonges !

- Pourquoi tu parles de mes frères ? Est-ce qu'eux aussi veulent les objets de la soupente ? C'est quand même incroyable qu'on cherche à savoir quelles sont nos racines, et que toi tu fasses barrage. Merde ! C'est qu'un coupe-papier. Tu sais que j'écris des livres quand même. Mon écriture, ce coupe-papier, tu fais le rapport. Je ne comprends pas pourquoi avec toi, c'est toujours si compliqué.

- Jeanne...

Jeanne se fige à l'énoncé de son prénom.

- Jeanne. Tu es une idéaliste. Tu cherches la vérité là où elle n'est pas.
- Toutes tes allusions aux mensonges, faut que tu m'expliques là. Il m'arrive d'écrire des fictions, mais là on est dans la vraie vie. C'est un vrai coupe-papier et moi je suis ta vraie nièce !
- Tu sais que j'ai lu ton livre sur la famille. À te croire, on dirait qu'on a eu une vie enviable nous ici.
- Je ne vois pas en quoi c'est faux : on a toujours été ensemble, on était bien dans cette maison avant...
- ... j'ai pas envie de parler de ça. Tu me fatigues à peindre la *vie en rose*.

Le silence s'installe et la *vie en rose* déploie son parfum âcre dans la courette où l'oncle tourne le dos à Jeanne. Il se racle la gorge, fouille dans sa poche et tire un petit carnet orange sur lequel d'habitude il fait des additions pour entraîner sa mémoire. Le silence est trop lourd qu'il faudrait le coupe-papier pour le sabrer.

- Pourquoi tu ne veux pas que je sache pour les objets qui sont des mensonges ?

Le silence aplatit le dernier espoir de Jeanne. L'oncle semble écrire une énième addition pour se calmer. Il tend la feuille et Jeanne se dit qu'il va falloir qu'elle la corrige, comme chaque fois qu'elle vient le voir.

Sur la feuille, une écriture penchée
Écris à ma sœur, tu connais l'adresse.
On ne se parle plus, mais à toi, elle dira tout.

Chère Anna,

Tu seras surprise par ma lettre, sache que je suis émue de le faire et te demande d'avance pardon si je viens troubler ta quiétude. Le silence épais qui nous sépare n'est pas simple à dissiper. Pas facile à comprendre non plus. Le temps brouille les mémoires et les visions. Je ne me souviens de rien à vrai dire, même plus du détail de ton visage. C'est d'un triste affligeant, et je regrette tant de m'être laissée prendre dans les filets des autres, ceux qui t'ont mise de côté parce que tu voulais raconter ce que tu savais sur l'histoire familiale, celle d'avant la France. Cela fait des jours que cette lettre hésite, mais je l'écris enfin, car j'ai la certitude que nous voulons la même chose : réveiller les mémoires et libérer les secrets.

Pour être honnête avec toi, c'est ton frère Simon qui m'a conseillé de t'écrire. J'ai été abasourdie. C'est bien la première fois qu'il fait allusion à sa sœur. Chaque fois que je vais le voir, il n'est que fatigue et tristesse. Ce qui a provoqué cette étrange attitude, c'est un coupe-papier. Un simple coupe-papier que je voulais récupérer parce qu'il m'a toujours beaucoup plus. Cet objet m'attire depuis les jeux de l'enfance où on s'amusait à fouiller dans la soupente. Il a refusé et m'a parlé de poussière et de mensonges. Je n'ai rien compris. Pourquoi le coupe-papier doit-il rester dans le cercueil de sa malle à attendre sa réduction en poussière, l'oubli des oublis. Et cette histoire de mensonges... Tout m'échappe Anna. Je ne veux pas croire qu'il

devienne gâteaux et acariâtre, on passe souvent de bons moments. Mais le coupe-papier l'a rendu fou. Je t'avoue que depuis quelques jours ce coupe-papier devient mon obsession.

J'ai besoin de ton aide. Acceptes-tu ?

Jeanne

Jeanne tient dans sa main l'enveloppe d'une lettre qui n'a pas tardé à lui parvenir. Ses doigts tâtent le papier blanc, son esprit tente d'interpréter l'épaisseur de l'enveloppe. Une épaisseur étrange ne correspondant pas à la possibilité que sa tante Anna ait pu répondre par une lettre-fleuve. Jeanne pense que la lettre contient autre chose. Jeanne n'ose pas décacheter.

L'article de journal, non daté, mais forcément ancien à cause du papier jauni et déchiré est posé sur la table de la cuisine. Sur une page entière couronnée d'une photo légendée, un titre *L'orphelin d'Ismir* suivi d'un article plutôt long. Les lettres sous la photo sont minuscules. Jeanne décide de se concentrer sur l'image.

La photo a été prise sur le Port de Marseille que Jeanne a du mal à reconnaître. Il y a du monde, des enfants et toute une agitation. Un enfant au regard bleu perçant, malgré le cliché en noir et blanc, fixe l'objectif. Cette photo ne l'immortalise pas par hasard. La légende parle du fils d'une personnalité importante de l'Anatolie. La légende dit *orphelin* et *survivant du massacre*. Jeanne n'a jamais vu cette image. L'identité de l'enfant n'est pas désignée ; pour le protéger, pense-t-elle. Pourquoi la tante Anna a-t-elle gardé cette coupure et qui est cet enfant aux yeux incroyables ? Jeanne cherche longtemps, et soudain ça lui saute aux yeux comme un guépard à la gorge. Elle reconnaît le visage de son grand-père. Dans sa mémoire, les visages juvéniles et vieillards se superposent et Jeanne est nez à nez avec l'homme au coupe-papier.

La femme tente des expériences : elle fixe les yeux de l'enfant, pose des questions mentales, se concentre sur le moindre bruit outre-tombe. Rien. L'analyse détaillée de l'image reste la seule issue : l'enfant correctement vêtu est visiblement bien nourri. Sa posture est altière malgré son jeune âge et aucune trace de peur ou de fatigue ne se lit sur le visage. On dirait que l'enfant vient d'un autre monde, un Petit Prince étrangement solide face aux épreuves de la guerre ou de la séparation. La légende précise la date du cliché : 1915. Jeanne sait ce qui s'est passé pour des milliers d'enfants arméniens à cette période. Pourquoi son grand-père a-t-il l'air si serein, loin des siens, sur un port envahi de monde et de cris ? Jeanne tente de détourner ses yeux du regard du grand-père, elle constate qu'elle a les mêmes.

Sans qu'elle ne s'en rende compte, Jeanne passe plusieurs heures devant cette image. Elle ne lit rien de l'article. Tout tient dans ce portrait d'un orphelin à l'allure princière. Un enfant qui deviendrait son grand-père et dont finalement, elle ignore tout, hormis qu'il fumait beaucoup et avait de drôles d'objets auxquels il semblait beaucoup tenir. Jeanne se met à trembler d'une fatigue qu'elle ne reconnaît pas. Une envie de dormir la saisit, incapable de résister, elle s'allonge un instant. L'article est toujours posé sur la table de la cuisine.

Jeanne, ma fille dit une voix d'enfant. Viens me chercher, je n'ai plus de parents. Tu es la seule et je ne dois pas partir sans te donner ton héritage. Les morts n'emportent rien dans les tombes et encore moins leurs armes. Jeanne ma petite enfant, c'est à toi de conserver le couteau de mon père. J'ai essuyé le sang. Tu ne dois pas craindre que le sang ait coulé. Les guerres font saigner les hommes. Regarde la main que je te tends, saisis le passé dans ta paume. Voilà, tu ouvres la main. Voilà tu tends ton bras. Voilà tu approches. Tu sens comme le bois du fourreau est lisse et verni. Tu devras t'en servir pour couper du papier. Jamais autre chose. Ce couteau a servi à tuer un homme menaçant, un pour qui nous étions des chiens à abattre. La guerre est sale. Mais le couteau a protégé ta lignée. J'ai pu survivre et venir jusqu'à toi mon enfant. Jeanne, ma fille, cet objet te revient. Grâce à toi, nous ne tuerons plus pour vivre. Je sais que ton cœur est pur. La vraie noblesse n'est pas celle du titre. Mon héritière, acceptes-tu l'héritage ?

Jeanne pousse la porte de la cour ceinte de murets et parfumée de lavandes, de glycines et de roses. Le jeudi est le jour des visites. Le vieil oncle doit attendre sa venue. Elle est là pour lui raconter la lettre, l'article, l'étrange impression d'entendre la voix du grand-père quand il était enfant. Elle ignore encore comment elle lui fera comprendre que le coupe-papier lui revient à elle plus qu'à ses frères.

La chaise cannée de l'oncle est vide comme à son habitude. Elle a pris la pluie, le soleil et le vent, depuis le temps que l'oncle est mort. Jeanne ne se résout pas à la ranger dans la remise. Cela doit bien faire cinq ans. Elle continue à venir les jeudis pour ranger, trier et vider la maison. Chaque fois elle découvre un pan de son passé. Nul n'est là pour lui expliquer comment ses grands-parents ont porté le poids d'une histoire tragique. Aucun texte ne les mentionne et ils n'en ont écrit aucun. Seuls les objets détiennent une parcelle de vérité. Ce qu'ils disent ne peut être remis en cause.

Il est des moments dans l'existence où nous savons exactement quand nos récits sonnent juste.

La maison de « Lafont » à Mont-Roc, petit village du nord-est du Tarn aux portes des Monts de Lacagne, est à vendre. Je demande une visite à l'agent immobilier.

Le jour venu, je lui révèle que j'ai passé la moitié de mes vacances scolaires ici, c'était chez ma grand-mère.

Je lui demande s'il veut bien me laisser un temps pour revoir le galetas, c'est ainsi que nous l'appelions plutôt que grenier. Galetas, sonorité étrange, son étymologie nous fait voyager jusqu'à Constantinople.

Il vient de Galata une tour construite en 1348 par les Génois, elle remplaça l'ancienne tour «Castellion ton Galatou» et prit le nom de «Tour du Christ». C'est l'un des seuls témoins encore debout des remparts de Galata. Les Ottomans l'utilisèrent d'abord comme prison, puis comme tour de guet pour surveiller les incendies. Au XVII^e siècle, le premier homme volant, Hezarfen Ahmet Çelebi, s'élança de la tour de Galata avec des ailes qu'il s'était fabriqué lui-même. Il réussit à traverser le Bosphore et atterri sur une place à Üsküdar. Le sultan Murat IV le récompensa en le couvrant d'or puis, méfiant, l'exila à Alger.

Voilà le sort réservé aux courageux.

À défaut d'ailes, je gravis prestement l'escalier de granito beige clair. Ce matériau m'a toujours plu, lisse et en même temps complexe, tous ces petits éclats de pierre polis.

J'ouvre la porte, simple, de bois brut sans vernis, celle du galetas.

J'y montais en cachette les rares fois où ma grand-mère ne nous prenait pas pour aller garder les brebis dans un champ, ils avaient tous un nom, il fallait pouvoir dire où l'on serait toute une après-midi, l'un d'eux se nommait Calvayrac.

Je la referme doucement et là, je me sens délicieusement enveloppée par une odeur de poussière chaude, un peu suffocante, un peu animale.

J'aperçois dans des recoins, comme autrefois, des squelettes de rats qui avaient dû choisir de mourir plus près du ciel. Ces rats, tant décriés étaient ici parfaitement immaculés, purs. Je me souviens du bruit de leurs galopades effrénées, la nuit, quand je dormais dans la chambre située en dessous. Je devine aussi des milliers de cadavres d'insectes en poussière, des milliers de petites ailes translucides déposées sur le plancher.

Des faisceaux de lumière projetée par les 3 petites lucarnes traversent le galetas.

Un coffre est à ma droite, entouré de cartons et de cageots remplis de vêtements anciens, de linges de table, des lignes de poussières marquent les plis de nappes blanches en damas.

Je n'avais jamais osé ouvrir ce coffre quand j'étais enfant.

Aujourd'hui, je ne risquais rien. Ce coffre est grand, un peu bombé sur le dessus et le bois sec et grisâtre est parsemé d'une foultitude de petits trous creusés par des petites vrillettes. Je soulève son couvercle et je découvre posé sur le dessus d'une pile de chemises anciennes mon livre de Don Quichotte. Quelle surprise !!!

Ce livre dont j'étais si fière et qui m'avait été offert pour un Noël alors que j'avais 8 ans.

J'étais fière, car il me semblait que sa lecture demandait des facultés intellectuelles supérieures à celles supposées pour mon âge. Et puis ces deux personnages étaient si incongrus, un peu ridicules et ce paysage désertique, un chevalier en armure... Un monde d'adultes, un autre temps m'était révélé.

Je saisis le livre, il était encore en bon état, sa couverture protégée par un film brillant. Je l'ouvre et je vois sur la première page une tâche, couleur marron rouge, séchée ; un peu de sang, j'avais dû faire une chute et me blesser. Je retrouve avec un peu d'émotion le contact mat et grenu de ses pages et l'aspect délavé de jolies aquarelles qui illustrent le livre.

Je n'ai jamais réussi à le lire entièrement quand j'étais enfant puis les années ont filé, je suis passé à d'autres lectures et je ne l'ai jamais repris. Un été, je l'avais glissé dans mon sac de vêtements prévu pour ce séjour et j'avais dû l'oublier en bas dans la salle à manger.

Le temps passe et l'agent immobilier m'attend. J'emporte le livre et je sors discrètement du galetas, sans faire de bruits comme pour ne pas déranger les fantômes du lieu.

Je descends à la volée et j'entends l'agent discuter vivement au téléphone avec un client. J'en profite pour le semer et je sors de la maison par la porte de l'arrière, celle qui donne directement sur le jardin.

Une lumière éblouissante se saisit de moi et m'attire dans cette verdure, paysage miniature agencé par un esprit ordonné, mais non dénué du sens de la beauté, il résulte d'une complexité organisée.

Je reconnais ce jardin essentiellement potager, certes, il fallait nourrir de trois à quatre personnes, et cela, toute l'année. Pendant la récolte, on mangera des produits frais puis viendra le temps de la mise en conserve et des confitures. La terre est bonne, sombre, un peu collante, je me souviens des courgettes géantes et des aubergines rebondies, des tomates aux énormes formes loculées, boursouflées, attachées aux piquets plantés telles des lances de soldats. Les haricots verts qui jouent à cache-cache, tremblants sous le feuillage, les poivrons suspendus à leur tige telles des lanternes colorées et les citrouilles qui s'aventurent dans toutes les directions sans aucun respect pour le tracé des mini parcelles quadrillées par de petits chemins herbeux. Chaque légume a sa petite surface.

Un parfum délicat, sucré, mais un peu acide me fait tressaillir. Je tourne la tête et vois une femme qui, armée d'un couteau, coupe d'immenses glaïeuls jaunes, blancs, oranges faisant un bouquet flamboyant.

Je suis déconcertée, car je reconnais ma cousine Clémence. Elle avait disparu depuis plusieurs années et aucun membre de la famille n'avait eu de ses nouvelles.

Cette apparition provoque en moi un mélange de malaise, de joie et d'exaltation.

Clémence se redresse et découvre ma présence. Son visage affiche un regard rempli d'étonnement, semble me reconnaître, mais quand son regard se pose sur mon livre de Don Quichotte, je peux y percevoir effroi et colère. Cette indignation me surprend, car je savais que ce livre était parvenu jusqu'au pied de notre sapin dans des circonstances plutôt glorieuses pour mon père. Un livre pour la jeunesse, une fable empreinte d'ironie, sur les déboires subits par un chevalier redresseur de torts et qui se verra plusieurs fois ridiculisé et floué. Il devra sa survie à la fidélité de son serviteur si contraire en tout point à sa nature exaltée et qui grâce à son pragmatisme sauvera Don Quichotte de ses dérives idéalistes.

Des versions pour la jeunesse sont aujourd'hui conseillées à partir de 13 ans, j'en avais 8 lors de ce fameux Noël.

Que savait Clémence sur ce livre qui pouvait la révolter à ce point ?

La rentrée littéraire de septembre 1973 avait accordé peu d'attention à cette nouvelle version du livre de Don Quichotte, objet littéraire atypique et inclassable. Le propriétaire de la plus grande librairie de Castres, sous-préfecture du Tarn, devait lui trouver une place de choix dans la vitrine, car il avait un gros stock à écouler. En effet, fatale erreur, lors de sa commande pour les livres jeunesse destinés à la période de Noël, il avait ajouté un zéro au chiffre 20. Il se retrouvait donc avec 200 exemplaires !!! Livrés ce matin.

Quelle catastrophe ! 20 était déjà un chiffre optimiste.

Quelle perte financière ce sera pour la librairie alors que c'est déjà la crise... quel enfant aurait envie de lire « Don Quichotte », une histoire de « loser » malmené d'un autre temps ?

Il fallait trouver une stratégie commerciale comme disait son cousin enseignant dans une école de commerce. Quelque chose qui allait inciter ses clients à choisir ce livre plutôt qu'un autre. Et si dès demain, il se revêtait d'une armure ? Il pourrait en louer une au magasin de costumes pour le carnaval. Il allait demander à son ami Vincent de venir costumé en Sancho Panza, son gabarit ferait l'affaire et son allure risible allait réjouir petits et grands. Il faudra imaginer quelques pitreries pour séduire la clientèle et faire s'envoler les ventes de cet album.

Vincent accepta, voilà un vrai ami ! Ils mirent au point un petit numéro au cours duquel Don Quichotte s'adressait à la clientèle à coup de « Bonjour noble dame » ou « Bonjour noble chevalier », ils s'approprièrent un peu de vocabulaire du 17^e siècle et le tour était joué.

Ces petites saynètes firent leur effet et ils réussirent ainsi à convaincre des parents de choisir ce livre d'aventure pour leur cher enfant.

Cependant, est-ce à cause de cette armure ? Au bout d'une semaine, il ressentit qu'il commençait à s'identifier à Don Quichotte. Son humeur, ses réactions face aux clients se modifiaient et à plusieurs reprises, il avait senti la colère monter en lui.

Avec un client qui regrettait que les livres de cuisine soient rangés trop hauts, il s'était emporté et lui avait dit « est-ce que le magasin était extensible ? Pensait-il qu'il méprisait la cuisine ? » Et cela sur un ton des plus virulent. Avec un autre qui ne trouvait pas d'agenda à sa convenance, il s'était montré furieux et l'avait traité d'agitateur à la solde du Parti communiste.

Malgré ces incidents, le 20 décembre, soixante exemplaires étaient vendus, c'était mieux que ce qu'il espérait, mais que faire des cent quarante restant ?

Mon père fidèle client de ladite librairie et toujours disposé à converser avec quiconque aurait un minimum d'esprit et de bonhomie fut informé de ses déconvenues. Il me raconta bien plus tard, qu'ému par les tourments du libraire qui s'inquiétait de cette perte financière, il lui proposa de les prendre à sa charge au prix coûtant pensant les écouler dans tous les comités d'entreprise du secteur du bâtiment de la région qui organisaient des goûters de Noël pour les enfants de leurs employés. Ce serait une opération blanche, car il les revendrait sans marge de bénéfice. Il acheta même un exemplaire qui me fut offert à Noël. Mon père avait souvent raconté le récit de cette bonne action.

Mais oublions cela, pour l'instant, je n'en reviens pas de voir ma cousine Clémence. Elle a beaucoup changé, mais pas son regard si particulier avec ses yeux couleur noisette empreints de douceur.

Bien sûr, question fatale « Mais que fais-tu ici ? » Me dit-elle. Je lui raconte mon désir de revoir la maison de mes vacances et de retrouver les souvenirs du temps passé avec ma grand-mère à qui j'étais tant attachée.

« Mais toi ? Lui dis-je, tu avais disparu depuis près de quinze ans, on disait que tu ne voulais plus avoir de contact avec la famille » Clémence m'explique que la relation avec ses parents s'étant dégradée de façon dramatique elle avait décidé de couper court. Elle avait eu un fils avec un homme divorcé qui avait deux enfants. La vie de cette famille recomposée était chaotique, car son compagnon était colérique, parfois violent et leur fils souffrait de ce climat lourd de frustrations et de ressentiments.

Une professeure des écoles avait fait un signalement, car elle soupçonnait de la maltraitance. Les parents de Clémence avaient été avertis et avaient réussi à provoquer une rupture. Cependant, le papa avait la garde un week-end sur deux. Pour fuir Clémence, avait rejoint une communauté dans l'Aveyron et coupé tout lien avec sa famille.

Son fils était pensionnaire dans une école et elle le recevait un week-end sur deux.

Depuis deux ans, elle avait quitté la communauté et trouvé ce travail chez un couple de Marseillais qui avait acheté la ferme de « Lafont ». Le souvenir de notre grand-mère si douce et enjoué avait emmené ses recherches d'emploi dans cette partie reculée du Tarn.

Les nouveaux propriétaires cherchaient quelqu'un pour s'occuper de l'entretien de la maison et du jardin. Elle était logée dans une chambre à côté de l'escalier qui mène au galetas.

Elle me demande pourquoi je serre ce livre contre moi. Je lui raconte les raisons de mon attachement et je la vois alors se crispier et réfléchir intensément, je sens qu'elle veut m'avertir de quelque chose.

Ce livre n'est pas un livre ordinaire, oui cela, je sais... Que d'aventures stupéfiantes et puis ce duo si pittoresque Mais non me dit-elle ce livre rend fou !

Mais voilà l'agent immobilier qui m'appelle, nous devons quitter les lieux. J'embrasse rapidement ma cousine et lui donne mon numéro de téléphone en lui proposant de se revoir. De son côté elle écrit quelques mots sur un bout de papier sorti de sa poche et me le tend, plié en quatre. Elle ajoute avec un air passablement courroucé « Tu verras »

Je file rapidement car j'étais venu en voiture jusqu'à la ferme avec l'agent immobilier.

Durant le trajet jusqu'à Mont-Roc, je déplie le petit papier de Clémence. Le nom et l'adresse d'une femme qui m'était inconnue étaient inscrits. Pascale Verrier habitait 37, rue des fonderies à Albi. Je décidais de lui écrire pour lui proposer une rencontre.

Bonjour madame Verrier,

C'est par Clémence qui travaille pour la famille Raneguet que j'ai eu votre contact.

Je suis sa cousine, Yaëlle Vignal et je viens de retrouver dans le galetas de la maison de Mont-roc le livre de Don Quichotte que mes parents m'avaient offert pour le Noël de 1973.

Je suis intriguée de l'avoir retrouvé dans ce coffre et pourquoi Clémence pense que vous pouvez avoir des informations à me partager sur ce livre ?

Mes intentions sont pacifiques et juste animées par la curiosité et le désir aussi de retourner vers le passé.

En espérant que vous accepterez une rencontre.

Bien à vous

Yaëlle Vignal

J'ajoute mon adresse et mon numéro de téléphone.

Dix jours plus tard je reçois une lettre de sa part.

Elle contient une photo, au dos était inscrit « à mon ami François Verrier, Manifestation du 22 Octobre 1965 » signé Vincent Vignal qui n'était autre que mon père.

Cette photo me surprend par sa teneur journalistique et aussi une certaine gravité qui émane de la situation. Mon père, que je vois pour la première fois sans moustache, est au-devant d'une manifestation, le visage concentré et sérieux, le regard droit et déterminé. Ses mains tenues l'une dans l'autre. Autour de lui d'autres hommes, certains avec des pancartes portant des revendications salariales et exigeant des négociations. Beaucoup affichent une expression de colère et d'autres se sourient comme pour se soutenir dans cette volonté de lutter pour obtenir enfin des améliorations de conditions de travail.

Ils sont vêtus d'imperméables trois quart ou de vestes. Mon père me semble être à la mode avec un pantalon patte d'éléphant, une veste à double boutonnage laissant apparaître le col façon pelle à tarte d'une chemise imprimée.

La solidarité qui les unit est évidente et mon père était devant. Je ressens de la fierté, je le savais courageux. J'avais connu mon père ayant peu d'amis et vers la fin de sa vie il avait exprimé que pour lui c'était une chose impossible. Aujourd'hui je conçois que l'amitié est un sentiment complexe qui engage une personne et il était très indépendant,

Cette photo me révèle celle qui unissait alors mon père et celui vraisemblablement de Pascale Verrier, je suppose que c'était l'homme à ses côtés qui le regarde avec un large sourire, mêlant affection et confiance.

Je ferme les yeux pour retrouver les plus anciennes images de mon père que j'ai en mémoire. De vrais souvenirs personnels, des photos vues chez ma grand-mère, chez moi et des histoires entendues se combinent créant ainsi un film un peu anachronique.

Mon père faisant les cents pas le matin dans la petite cuisine en attendant que son collègue le récupère pour aller au travail, les mains croisées dans le dos puis moi assise sur un de ses genoux vers mes deux ou trois ans, lui allongé sur une plage d'Algérie, une autre, il est assis sur un scooter et ses longs monologues dans les repas de famille pour raconter des histoires à la fois truculentes et édifiantes.

Je sens mon esprit échapper aux contraintes du temps au point de ne pas être étonnée quand j'entends la voix de mon père, claire et en même temps soyeuse, rythmée par le roulement des R propre à cet accent du Tarn qu'il n'a jamais voulu perdre.

Mêlant tendresse désabusée et regrets il entrepris de me raconter comment il avait perdu ce lien d'amitié avec François Verrier et ce n'est pas sans rapport avec le livre de Don Quichotte.

Dans ce récit où il est à la fois père, mari, camarade, homme inscrit dans une société qui croit encore au développement économique alors que la crise marquée par le premier choc

pétrolier ébranle sournoisement un monde de certitudes j'allais retrouver une des essences secrète de mon père.

Il me dit avoir acheté le 20 décembre 1973 à un libraire de Castres 140 exemplaires de ce livre, des invendus à prix coutant, pour lui éviter une perte financière.

Au départ il avait pensé les vendre sans faire de bénéfice aux différents comités d'entreprise du secteur du bâtiment de la région avec qui il était en très bons termes. C'est ce qu'il fit mais la tentation d'obtenir un gain prit le dessus et il ajouta un bénéfice, sachant que le secteur du bâtiment se portait bien. La plupart des jeunes foyers qui s'installait voulait une maison neuve. Il avait embarqué son ami François Verrier dans cette aventure louable et lucrative. Les gains seraient évidemment partagés. Tout se passa au mieux et les 138 « Don Quichotte » se retrouvèrent répartis sous une dizaine de sapins de Noël de comités d'entreprise du Tarn.

Deux livres avaient été prélevés, un pour moi et un pour le fils de François, Jérôme, le frère de Pascale.

Les deux hommes accaparés par leur vie professionnelle et de famille se sont ensuite perdus de vue.

Cependant une dizaine d'années plus tard mon père reçut une lettre de son ami lui disant qu'il regrettait d'avoir offert ce livre à son fils, et pas d'autres explications.

Intrigué et vaguement inquiet mon père était passé voir son ami. Il fut accueilli par Pascale qui avait alors 18 ans.

Mon père lui fit part de ses interrogations et elle le fit alors entrer dans leur maison pour lui exposer le récit suivant.

Ce livre avait en effet notablement perturbé une partie de son enfance. Son frère Jérôme l'avait reçu comme cadeau au sapin de Noël de l'entreprise de maçonnerie où sa mère était comptable. Il avait 13 ans, il aimait déjà les chevaliers et possédait de nombreuses figurines dont certaines de la marque Vogler étaient fort belles.

Pascale n'avait alors que 8 ans et passait jusqu'alors beaucoup de temps à jouer avec son frère ; aux billes, au tac-tac, des concours de yoyo mais aussi beaucoup de temps passé à inventer des histoires avec des figurines sauf celle de Goldorak que Pascale n'aimait pas du tout.

Jérôme se plongea dans cette lecture avec enthousiasme. Dans le même temps mais insensiblement son caractère d'ordinaire tranquille et joyeux se transforma et il devint susceptible, irritable et morose.

Pascale le voyait bien mais elle ne fit pas de lien avec ce livre. Elle pensa qu'il grandissait et que c'était « l'âge bête » comme on disait à l'époque. Maintenant on dit « ado ».

Jérôme n'a jamais retrouvé son naturel enjoué et enthousiaste. Il demeura un être sombre et secret souvent en proie à des jugements négatifs et cyniques, habité par des schémas

récurrents sur la nature humaine. Il semblait bloqué sur une période de son enfance et jamais rien ne le faisait changer d'avis. Ce livre, elle ne peut pas l'oublier car il était en évidence dans la chambre de Jérôme ; trônant en bonne place sur l'étagère consacrée aux objets précieux.

Ses parents avaient eux aussi vu le changement de caractère de leur fils mais comment imaginer que le livre en était responsable.

Jusqu'à ce jour de 1979, quand la famille reçut une lettre du chef de la caserne du 8 RPIMA de Castres ou Jérôme faisait son service militaire, les informant qu'il avait dû être envoyé à l'hôpital psychiatrique de Lavaur pour comportement incohérent et dangereux. Il interpellait ses camarades ou chefs par soit « noble chevalier » ou « chevalier félon » et dans ce cas engageait chaque fois une bataille extravagante, armé d'un balai, d'un sceau ou de tout autre ustensile... Le soir, plus calme il répétait qu'il devait retrouver une certaine « dulcinée »...

Mon père s'arrête là et je perds l'image de son visage.

Reste un peu papa, tu racontes si bien les histoires, tu y mets le ton, tes yeux noirs vibrent et ta moustache traduit si bien ta palette de sourires qui vont de la tendresse à l'ironie. Merci papa j'ai bien compris. Ce livre est un sortilège mais il n'avait pas eu d'effets sur moi. Il ne doit agir que sur les garçons.

Je devais voir Pascale Verrier pour échanger sur cette affaire. Je la joins par téléphone et elle accepte de me recevoir.

Elle m'accueille dans sa maison avec beaucoup de simplicité et de sollicitude. Je lui explique brièvement la situation et aussitôt elle me livre son récit sans retenue, et y trouve je le vois un certain réconfort ou soulagement.

Elle est infirmière et suit monsieur Raneguet pour son diabète.

Son patient était soudainement devenu excentrique et elle se souvient qu'une fois il ne l'a pas laissée entrer, l'avait menacée avec un parapluie pointé et secoué vers elle comme une épée. Il vociférait en la traitant de judas qui voulait la destruction d'Israël ... La semaine d'après elle put entrer, c'était l'heure de la sieste et Mme Raneguet l'accueillit. Elle lui dit qu'elle ne reconnaissait plus son mari. Il était si gentil et prévenant jusque-là. Était-ce le début d'une démence ?

Pascale s'approcha de lui, il dormait dans son fauteuil et elle vit sur le rebord de la fenêtre le livre de Don Quichotte, la même édition que celui de son frère.

De retour vers Albi, dans sa voiture, sa mémoire fit des liens entre ce livre et le changement de caractère de Mr Raneguet et celui de son frère. Elle décida de prévenir par téléphone Clémence qui s'occupait depuis plusieurs mois de l'entretien de la maison. Cette femme lui semblait aguerrie et marquée par une vie probablement difficile.

Malgré tout Pascale se demandait comment l'aborder pour l'entraîner à croire une histoire aussi rocambolesque et plutôt surnaturelle. Elle choisit de simplement dire la vérité sans détours sur les métamorphoses de son frère.

Clémence ne parut pas étonnée et ajouta même que dans son enfance et ses longs séjours à la campagne chez sa grand-mère elle avait souvent entendu des histoires un peu ésotériques, de vaches ensorcelées qui ne voulaient plus entrer dans l'étable, de mauvais sorts jetés sur des personnes qui se retrouvaient couvertes de verrues.

Dans le Tarn, le crapaud suspendu à un fil chasse le mauvais sort. Tout cela peut paraître inquiétant mais fort heureusement les rebouteux ou guérisseurs ne manquent pas

Clémence qui devait avoir rarement l'occasion de discuter eut envie de lui raconter sa version.

Ce livre, elle l'avait vu posé sur une étagère de la salle à manger. Monsieur Raneguet avait entrepris sa lecture pendant une grosse grippe qui l'avait cloué dans son lit et dans le fauteuil près de la fenêtre. Il s'en était emparé pour se distraire et en effet il ne le lâchait plus, enchainant même les relectures. Mais étrangement on avait observé qu'il s'était mis à tenir progressivement des propos de plus en plus bizarres.

Le facteur avait été mis à la porte lorsqu'il avait voulu déposer un colis commandé sur internet, Monsieur Raneguet l'avait accusé de trahison à la cause Palestinienne et armé du balai serpillère à franges lui avait ordonné de quitter les lieux au plus vite en l'invectivant : félon !! vendu !!

Plus tard ce fut votre tour quand vous veniez faire une pique pour le traitement de son diabète ; vous avez dû rebrousser chemin menacée par un immense parapluie attrapé dans l'entrée et tenu tel une épée. Vous étiez alors accusée de trahison à la cause Israélienne.

Le boulanger qui descendait la petite route devant la ferme reçut des jets de rafles de maïs. Monsieur Raneguet dans le petit hangar à tracteurs, caché derrière de grands sacs de jute remplis de ces rafles entreposées là pour servir d'allume-feu pour les grillades de l'été faisait sa guérilla. Son cri de combat était « vive la révolution Chilienne » « à bas la dictature » Clémence et Mme Raneguet pensaient que ces égarements étaient dû à la fièvre causée par la grippe mais ces agissements ont continué alors que la température était, elle, redevenue normale.

Donc oui elle allait éliminer ce livre. Il faut dire aussi que Clémence ne les aimait pas beaucoup les livres. Et puis elle avait bien vu que de nombreuses illustrations représentaient un homme devenu fou, complètement exalté et armé pour se battre.

Pascale n'imaginait pas que sa demande serait aussi facilement acceptée. Elle remercia Clémence et raccrocha. Clémence déroba le livre pour le cacher au galeas dans un vieux coffre. Devenue superstitieuse, elle n'osa pas le détruire de peur de s'attirer une malédiction.

Aussitôt démuné de son livre Mr Raneguet qui en était à sa troisième relecture redevint l'homme charmant et accueillant qu'il était auparavant.

L'infirmière avait vu juste, mais Clémence ne dit rien à Mme Raneguet, femme rationnelle et cultivée, qui tout heureuse de retrouver son mari avec un esprit sain n'aurait pas cru à l'énoncé de ce sortilège.

Mr Raneguet chercha son livre partout et cru que le chevalier perfide et félon qu'il avait menacé l'autre jour avec sa canne tout en tenant le livre comme un bouclier le lui avait arraché des mains pour mieux le combattre et l'avait emporté. Ses esprits revinrent peu à peu à la raison, ses souvenirs de batailles devinrent de plus en plus flous et il n'osa jamais questionner sa femme et Clémence sur ces événements un peu honteux tout compte fait.

Je remerciais Pascale et la quittais très perturbée par ce récit où raison et déraison se retrouvaient étonnamment imbriquées. Je décide de retourner voir Clémence à « Lafont ».

Il s'était écoulé 3 mois, nous étions en novembre.

Mme Raneguet m'accueillit gentiment, la maison était vendue mais il fallait encore que la demande de crédit soit acceptée par la banque. Clémence avait démissionné de son emploi depuis un mois. Elle ne savait pas où elle était partie.

Je lui demande de revoir le jardin, ce qu'elle me laisse faire librement.

Je le retrouve avec l'espoir qu'il m'apporte un peu de paix après tous ces récits entremêlant le passé, le réel, les souvenirs des uns et des autres, l'enfance, les visions, le mystère d'un livre qui bouleverse des vies.

J'aurai aimé revoir Clémence, nous aurions parlé de notre grand-mère et échangé des anecdotes sur nos vacances ici, à la campagne. Le jardin semble bouder, il est terne, les plants de tomates courbés, quelques citrouilles terreuses se morfondent, plus de dahlias. Un jardin se meurt s'il n'est pas entretenu, l'amitié aussi se vit de la sorte, elle est un terrain de jeux et de « je » sans cesse renouvelés.

Cette pensée m'amena à réfléchir à l'amitié, celle de mon père pour François Verrier, de Sancho Panza pour Don Quichotte. On entend et on lit beaucoup de choses sur l'amitié qui se décline avec un abondant nuancier d'adjectifs : absolue, ardente, bienfaitrice, charmante, confidentielle, déférente, désintéressée, durable, éternelle, fervente, indéfectible, intime, particulière, passionnée, profonde, respectueuse, sentimentale, solide, sûre, spirituelle, tendre, vive, ancienne, belle, bienveillante, bonne, constante, divine, douce, étroite, fautive, fidèle, forte, grande, longue, pure, sainte, véritable.... C'est beaucoup.

On dit aussi qu'elle ne disparaît pas « on ne s'était plus vu depuis tant d'années mais lorsque l'on s'est retrouvé, c'était comme au premier jour » alors oui c'est dire la force de l'amitié mais on n'évitera pas alors un trouble qui ne manquera pas d'altérer ces retrouvailles car chacun sait bien que l'amitié est un entrelacs d'une multitude de liens formant nœuds de sentiments,

motifs de drôlerie et de tendresse, ornements de confiance et de tolérance qui n'auront pu se faire durant ces années d'absences.

Qu'en était-il des amitiés vécues par mon père ?

« L'**amitié** est un pacte, où l'on fait la part des défauts et des qualités. On peut juger un *ami* et une *amie*, tenir compte de ce qu'ils ont de bon, négliger ce qu'ils ont de mauvais et apprécier exactement leur valeur, tout en s'abandonnant à une *sympathie* intime, profonde et charmante ». G. de Maupassant, *Contes et nouvelles*, t. 2, Lettre trouvée sur un noyé, 1884, p. 903.

Ou

« La plupart des **amitiés** ne sont guère que des *associations* de complaisance mutuelle, pour parler de soi avec un autre ». R. Rolland, *Jean-Christophe*, L'Adolescent, 1905, p. 238.

Ce dernier modèle avait peut-être convaincu mon père. Je pense plutôt que sa grande sensibilité empêchée par sa pudeur avait pu l'éloigner de ces mécanismes.

Le livre de Don Quichotte avait dérangé passablement le cerveau de trois hommes : le libraire, le frère de Pascale Verrier et Mr Raneguet. Que devais-je faire de mon exemplaire ?

Me voilà bien embarrassée. Je m'assis sur une pierre pour réfléchir. Ce livre retrouvé m'avait valu de retourner vers le passé et surtout d'avoir entendu la voix de mon père. Ses aveux d'une faute somme toute légère, avoir choisi de nous raconter un récit avantageux à son égard du sauvetage du libraire de Castres et d'avoir transformé une bonne action en opération commerciale m'avait ému. J'y voyais surtout un homme capable de s'amuser avec le réel et de le transformer pour embellir la vie ordinaire.

Ces digressions m'amènent à penser que je dois détruire ce livre pour qu'il ne puisse plus faire délirer quiconque. J'aperçois vers le fond du jardin un composteur en bois tout près des bassins de purin.

Je m'assoie sur un seau retourné à côté et je déchire patiemment ces pages en plusieurs morceaux et les jette dans le compost. La couverture partagée en deux finit dans le purin. Les bassins sont presque vides car il n'y a plus d'animaux dans la ferme depuis longtemps mais une eau sombre stagne au fond qui engloutit les deux cartons de couverture.

« Mais quand est-ce que tu vas enfin te décider ? ».

Depuis plusieurs semaines, Olga s'impatiente. Trois ans depuis notre retour définitif de Tunis. Trois ans que nos cartons cerclés de chatterton dorment, entassés dans la cabane au fond de la terrasse.

Combien de fois me suis-je dérobé à son injonction ? combien de fois ai-je promis de le faire et reporté ? Combien de fois me suis-je esquivé à la dernière seconde ?

Par peur que le présent ne vienne fracasser ce qui me nourrit depuis mon enfance. Ce que je voulais garder intact en moi... Mes souvenirs sous le soleil brulant de Tunis, le brouhaha des voix familières réunies le dimanche à évoquer la Sicile natale, l'odeur du thé à la menthe partagé les soirs d'été sur la plage.

J'avais feint la fatigue, j'avais feint l'oubli, j'avais mis en cause le cadenas et sa clé introuvable. J'avais feint la chaleur et le froid. Que de subterfuges tous épuisés pour tenter d'échapper à une vague appréhension dont j'avais du mal à assumer les raisons profondes.

A bout d'arguments, ce dimanche je m'y suis collé, encouragé par la promesse d'un plat de lasagnes fait maison. Côté motivation, Olga avait un don redoutable. Elle savait me pousser dans le dos avec délicatesse, me faire avancer sans à-coup, moi le sujet captif permanent de l'indécision.

Me voilà face aux portes au bois gondolé par l'eau de pluie. Je tiens une paire de cisailles, un coup bref, le cadenas claque au sol, je le fais suivre de la chaîne rouillée et pousse les deux portes.

Un rayon de lumière tombé du ciel s'engouffre aussitôt jusqu'au fond de la cabane. Un voile de poussière fine scintille dans ses interstices. L'odeur du carton humide me monte au nez, j'éternue.

Quelques affaires sont déballées et posées à même le sol. De la vaisselle en cuivre blanc, un service à thé en céramique, un narguilé. Rien de compatible avec notre vie d'ici. Tout autour, des cartons de formes différentes, certains affaissés, certains écrasés aux encornures. La tâche me paraît ardue, je me retiens de m'éclipser à nouveau.

Je saisis le premier à portée de main, arrache le scotch et l'ouvre. Une enveloppe marquée « petit souvenir de famille ». Je reconnais l'écriture de mon frère Victor. Dessous une boîte en cuir gris écaillé.

Je m'entends souffler :

- Non je n'y crois pas, je l'avais oubliée. Je suis trop nul.

La caméra super huit de papa ! Tant de souvenirs sont enfouis avec. Elle est intacte comme si je la recevais à l'instant de ses mains. Je la caresse, la renifle un long moment les yeux fermés. Une sensation de quiétude envahit tout mon être, je suis en paix.

Pourquoi diable ai-je attendu si longtemps ?

Dans l'enveloppe une photo, au dos une inscription : « j'ai réussi à tirer quelques photos avec les films ». Signé : ton frangin Victor.

Ce qui m'a d'abord fasciné en découvrant la photo, ce fut le petit garçon. Son regard perçant et curieux à la fois dont je n'arrivais pas à me détacher.

Je suis le petit garçon aux pieds nus tenant un objet à la forme bizarre. Une mini voiture, une balle, un sifflet ? Impossible à dire. Je le serre entre mes doigts en fixant celui ou celle qui me vise avec son objectif. Je lui souris.

J'ai six ans. Je pose, coincé entre deux géants, mes frères aînés. A première vue, avec ma tignasse en bataille, mes pieds nus aux orteils rentrés, mon maillot de bain, je n'étais pas prévu pour la photo, comparé à mes frangins. Cheveux gominés, shorts et chemisettes aux plis impeccables, lunettes de soleil, ils se prenaient pour des stars de cinéma. Alain Delon et Adamo qu'ils répétaient sans cesse.

Je m'imagine, arrivant furtivement dans leur dos, me faufiler entre leurs silhouettes juste avant le déclic, à l'instant précis du " on ne bouge plus " que lance habituellement le photographe. Ne pas leur laisser le temps de me virer...ah ça j'avais trouvé la parade.

J'étais obsédé par leur monde, je voulais en faire partie mais les dix ans qui nous séparaient étaient une barrière infranchissable. Alors m'incruster était devenu mon passe-temps favori et mes assauts permanents finissaient toujours par payer.

Puis soudain, comme dans un rêve éveillé, le petit garçon sur la photo, qui n'est autre que mon format réduit d'il y a soixante ans, s'ébroue vigoureusement comme un chiot, s'extirpe du papier glacé. Il s'avance vers moi, me reluque de la tête aux pieds avant de me lancer :

- Alors c'est ça la vieillesse ? Si j'avais su qu'un jour je deviendrais moche, ridé et si gros surtout...

L'insolent, me suis-je dit sur l'instant. Une correction ne serait pas de trop. Sans se démonter, il ajoute :

- Où est passé ma tignasse ?

Décidément, ce garnement a la langue bien pendue ! Comment ose-t-il me parler de la sorte ? Je lui rétorque aussitôt sur le même ton :

- T'avais qu'à quitter ton papier glacé et venir vivre ta vie ici dans le vrai monde ! Je l'ai fait à ta place, tu devrais me remercier espèce de prétentieux !

- Rectification le chauve! Papier glacé c'est pas tout à fait ça. Moi, c'est avec sa super-huit que papa Georges m'a immortalisé. C'est pas de ma faute si je suis resté enfermé des années sur une bobine de film au fond d'un placard.

- Laisse-moi rire. Tu veux dire mon papa à moi. D'ailleurs sa caméra m'appartient à présent tu le savais ? ».

- Explique-moi alors pourquoi les bobines, celles avec les souvenirs dedans, sont planquées chez ton frère Victor ?

- Je l'ignorais. D'ailleurs, il ne m'en a jamais parlé.

- Vous vous êtes partagé l'héritage on dirait. Pour brouiller les pistes !

- Brouiller les pistes ?

- Fais pas semblant. Tu sais bien, la caméra...

- C'est un cadeau de mon papa. Il l'avait d'abord offert à maman lorsqu'il l'avait emmené voir le festival de San Remo. Pour leur anniversaire de mariage.

- San Remo ? Ah ça c'est l'histoire pour faire rêver les cœurs d'artichaut.

- Quoi l'artichaut ? C'est la seule et basta.

- Détrompe-toi l'ami ! Il y en a une autre. La vraie.

- Je ne suis pas ton ami. C'est quoi la vraie ?

- Celle que papa a racontée à maman lorsqu'il lui a montré la caméra la première fois. Je te le jure ! J'étais caché dans le couloir, j'ai tout entendu.

- Tu les espionnais c'est ça ? Vas-y je t'écoute.

- Ça va pas te plaire.

- T'occupe, raconte !

- Elle lui a demandé combien il l'avait payée. « Rien, qu'il a répondu, elle est tombée du camion qui roulait juste devant moi ». Et a rajouté : « une chance que je l'ai vue avant de l'écrabouiller. Le temps que je descende de voiture pour la ramasser, le camion était déjà trop loin ».

- Et maman, elle a dit quoi ?

- Madre mia !!!

- Madre mia ??

- Oui. Mais tu savais déjà tout ça, t'as juste préféré l'oublier.

Cette nuit-là, Morphée mit bien du temps à m'ouvrir ses bras. Puis j'ai sombré. Je me suis réveillé avec la sensation d'une gueule de bois et quelques bribes d'un rêve confus où un

enfant à tête d'ogre me courait à travers bois. Dans ma fuite, je me demandais pourquoi j'étais terrifié par un enfant. Il a failli me rattraper si la sonnerie du réveil ne s'était interposée.

Pourtant, la veille je n'ai pas fait la fête, je n'ai pas chanté à tue-tête, je n'ai pas bu comme un trou avec une bande de copains en délire. D'ailleurs, à y réfléchir cela aurait mieux valu pour moi....

Non. J'ai été assommé par le coup de massue d'une précision redoutable asséné par un mioche. Un mioche insolent et bavard sorti tout droit de mon passé. Mon ancien moi, ma version enfantine et sa curiosité dérangeante. Il a surgi, au détour d'une photo, de ma mémoire assoupie. Il en a extirpé ce souvenir familial gris et brumeux que j'avais réussi à étouffer par d'autres enrobés d'amour et de fierté.

C'était si confortable de faire vivre la belle histoire. Celle de mon papa génial, généreux, le protecteur de la famille. L'homme droit, intègre aux valeurs nobles. L'inspiration de ma propre vie. Et maman ? Que dire de maman ? C'était quoi sa devise déjà ? La famille c'est d'abord chut...

C'est décidé ; la super huit retournera dans son super carton et y demeurera un temps super long.

Et tant pis pour les lasagnes...

- Panoramique horizontal -

Le documentaire m'a littéralement scotchée, me mettant en mode « Pause », retour au passé. La scène : un barrage en pleine brousse, sur une piste de terre rouge, embourbée. Aux arrêts, des véhicules que les qualificatifs de vétustes, brinquebalants et surchargés peinent à décrire. Surgit une voiture avec deux seules personnes à bord : un père et son fils.

Propulsée des années en arrière, à mon enfance,

Dans cet autre hémisphère, je me revois à un contrôle de militaires, quatre individus peu engageants. Une Coccinelle verte, ma mère, mes trois frères et moi. Mon père est au volant. Un dimanche après-midi, loin de Bujumbura et tout près de Bukavu.

- Arrêt sur image -

Je me remémore nos pensées d'alors. Papa, d'abord, pour qui avec Volkswagen, pas de risques de gros problèmes, pas de panne. Nul besoin d'avoir un chauffeur pour faire cette balade en fin de semaine. *Maman, elle, campe sur sa position* : la Coccinelle c'est bien pratique pour les petits trajets, les courses, de la maison à l'école. Mais honnêtement, pour aller d'une ville à une autre, ou d'un pays à l'autre, sur des pistes, avec quatre jeunes enfants !?



Moi, je revis mes émotions d'alors : j'adorais être en voiture, placée au centre, non pas à la fenêtre mais sur la banquette arrière, au milieu, car nul besoin est de voir défiler à toute vitesse le lacet de macadam.

- Panoramique vertical -

Je gravis péniblement les ultimes marches de l'escalier grinçant de la Gingerbread séculaire pour retrouver la vieille malle en bois aux huisseries en laiton. Aussitôt le couvercle soulevé, posé par-dessus boîtes en carton, monceaux d'étoffes, de draps anciens et de nappes brodés de teintes uniformes et estampillés par les traces du temps, je l'aperçois, ce trésor à moi.

Conservé à côté de ceux de mes frères, mon hideux gobelet, même dans la pénombre, trône à gauche de l'élégante timbale de mon frère aîné qui, elle, est originale, joliment ornée de gracieuses rainures sur sa partie inférieure tandis que le bas de ce précieux objet en argent est plus étroit. Elle est élancée. La mienne, même couchée, paraît toute pataude, ni ronde, ni carrée, sans charme aucun. Ni fuselée ni garnie. Elle ne brille jamais, même lorsque Maman, s'entêtant à vouloir la rendre étincelante, la fait nettoyer à notre arrivée dans une nouvelle maison. Terne, moche, je la contemple malgré tout puisque j'y suis attachée. Je l'adore car elle m'a été offerte. Je la chéris car elle m'appartient. C'est elle qui m'a appris à boire seule, comme

une grande, de l'eau délicatement agrémentée de fleur d'oranger, du jus d'orange ou de mangue. Elle m'accueille à bras ouverts à chacune de nos retrouvailles. Je suis transportée rien que de la revoir car elle est l'une de mes rares ancres sur terre.

- Gros plan -

Je la palpe, je la caresse, sans qu'elle ne bronche. Elle manifeste son affection pour moi, sa gratitude à travers un réchauffement de sa température.

Je tapote et elle me répond avec son son mat, inélégant, à son image mais ô combien unique.



- Travelling -

D'un coup, je dis « Suffit cette soif de souvenirs ! ». Je bats en retraite, mon trophée à la main. Que dis-je, en poche. Il est si petit. Je redescends précautionneusement les marches traitreusement inégales jusqu'au jardin en projetant de m'asseoir sur une balançoire pour enfin savourer mon retour vers le passé.

Traversant le petit salon des enfants et ses meubles en acajou, je capte au passage l'ambiance qui s'en dégage, on ne peut plus simple et chaleureuse. Le reflet roux de l'acajou tempéré par le canelage du mobilier de style tropical. L'assise des fauteuils qui permet aux membres endoloris des visiteurs de souffler après l'effort de l'ascension de la côte qui mène à la villa. Les pales du ventilateur du plafond brassent l'air et se reflètent dans la gloire accrochée au mur qui permet – ou non – l'entrée au salon.

A peine franchie la porte, j'entrevois une silhouette assise sur une des lourdes chaises de jardin, près du magnolia et de l'oranger amer, exactement sous le petit balcon de ma chambre.

Contrairement à mes habitudes, je n'ai guère le temps de m'extasier sur la beauté du vert saisissant des pièces de gazon et du jardin tropical croulant sous des plantes indisciplinées, les fleurs et les arbustes ou de chercher à humer le jasmin de la Tête de l'Eau.



Mes doigts s'ouvrent pour révéler ma timbale. La silhouette s'exclame, glousse et me dit :
« Tu te souviens ? »

De quoi devrais-je me souvenir ?

Elle : Tu ne te souviens pas ? Cette timbale, tu l'as reçue le jour de ton baptême. Ecris-lui pour en savoir plus !

- Sans transition -

Mes oublis impossibles comme assister à la projection du film « L'ancien testament » dans une salle de la cathédrale du Cap-Haïtien ou du Titanic, au club près du lac de Buja ou encore la naissance de mon petit frère Patrick.

Je ne peux oublier une myriade d'épisodes qui s'agglutinent pour former quelque chose d'important. Je n'ai pas oublié les personnes amies ou non qui vont, viennent, interviennent et que j'aperçois de ma petite taille d'enfant, l'intonation et le son de leur voix tout comme les mots qu'elles ont prononcés lorsque je comprenais la langue dans laquelle elles s'exprimaient. Je me souviens des couleurs et des teintes des cieux tropicaux et de sensations contrastées de chaleur – ou de fraîcheur – des goûts des fruits et de leurs sucres que je mangeais alors, des odeurs végétales, minérales des plantes ou de leur chlorophylle... la luminosité, l'éblouissement, les ombres ou la pénombre, suivant l'heure ou le lieu où se déroule la scène ou ce qui s'en rapproche. Les bruits sur les planches, ou même celui des planches. La couleur des murs ou des cloisons. La clarté des eaux dans la baignoire ancienne, dans l'évier, le bassin, la rivière ou la mer ou leurs allures sombres, déchaînées, menaçantes lorsqu'elles s'agitent.

- Mise au poing -

Dans l'auto qui le ramène de l'aéroport à la maison familiale, aux prises entre la mémoire et l'oubli, il ne laisse paraître aucun signe de gaîté ou de légèreté. Si au début il parle, s'extasiant sur ce qu'il voit... passé le carrefour qui sépare les autos se rendant au centre-ville de celles qui prennent une toute autre direction, la circulation se faisant plus dense,... silence.

D'un coup, les automobilistes laissent libre cours à leur sens proverbial du désordre et de la corrida urbaine. Lui, est de plus en plus tendu. Tut ! Tut ! Tut ! Les incessants coups de frein saccadés du chauffeur, ses coups de klaxon impétueux sont autant de flèches qui l'atteignent en des points précis de son corps ou de son crâne...ou bien est-ce de ses tympans à jamais endommagés ? La vue des policiers qui se la jouent à faire régner un ersatz de discipline des trajectoires provoque chez lui des contractions que sa sœur perçoit. Ce trajet s'est transformé en cauchemar. Un retour contraint au passé et à une nuit d'emprisonnement qui s'était enfouie au fond de lui avec l'éloignement.

- Fondu enchaîné -

En plein été 1969, se faufiler dans un attroupement qui s'est formé devant la vitrine d'un magasin des Champs Elysées où un écran permet de voir en direct un Homme marcher sur la Lune, comme dans Tintin.

Courir librement avec une bande de petits camarades, slalomer entre les tombes, sauter entre les petites digues des rizières, observer les insectes et longer une construction de Le Corbusier...

Par un soir d'été 1980, seule dans une maison vide dans la banlieue de Rome, face au visage et à l'expression glaçante d'Anthony Hopkins dans les dernières prises de vue de Psycho de Hitchcock.

- The end -

Cher Professeur Métraux,

Je prends la liberté de vous écrire en raison d'un épisode fort étrange. Je suis haïtienne et dernièrement il m'a été donné de retrouver un objet auquel je tiens particulièrement, ma timbale de nourrisson. C'est cet attachement qui me conduit à faire acte de bravoure pour vous écrire. J'ai toujours su que votre père et toute l'équipe de ses collaborateurs ont abouti chez mes parents le jour de mon baptême, dans une ville du Sud du pays. Ils furent accueillis à bras ouverts et ce fut le début, peut-être l'ignorez-vous, d'une longue amitié entre mes parents et l'un des compatriotes de votre père, Monsieur B., un agronome, comme mon père. Leurs chemins se sont ensuite croisés à maintes reprises en Afrique. Lors de nos passages en Europe, nous eûmes l'occasion, bravant les routes sinueuses de montagne ou les turbulences des vols en Caravelle, de rencontrer et de revoir sa femme et ses fils. Cette amitié reste aussi inscrite dans une longue série de cartes de vœux de fin d'année scintillantes arborant des timbres bariolés.

Aujourd'hui, ces bons vieux amis ont disparu. Ma génération n'a pas su conserver les bonnes habitudes de l'anténumérique...et je suis en quête de détails sur l'origine de cette timbale. Feu ma mère s'est même fendue d'une apparition pour me confier que vous sauriez...Etrange invite, je sais, mais m'aidant de l'Intelligence Artificielle, j'ai trouvé vos traces et je m'en voudrais de ne pas avoir tenté de vous interroger...Vous, peut-être, avez cette réponse à l'énigme comme semble le laisser entendre le fantôme de ma mère au pied des ruines de l'escalier de sa maison incendiée ?